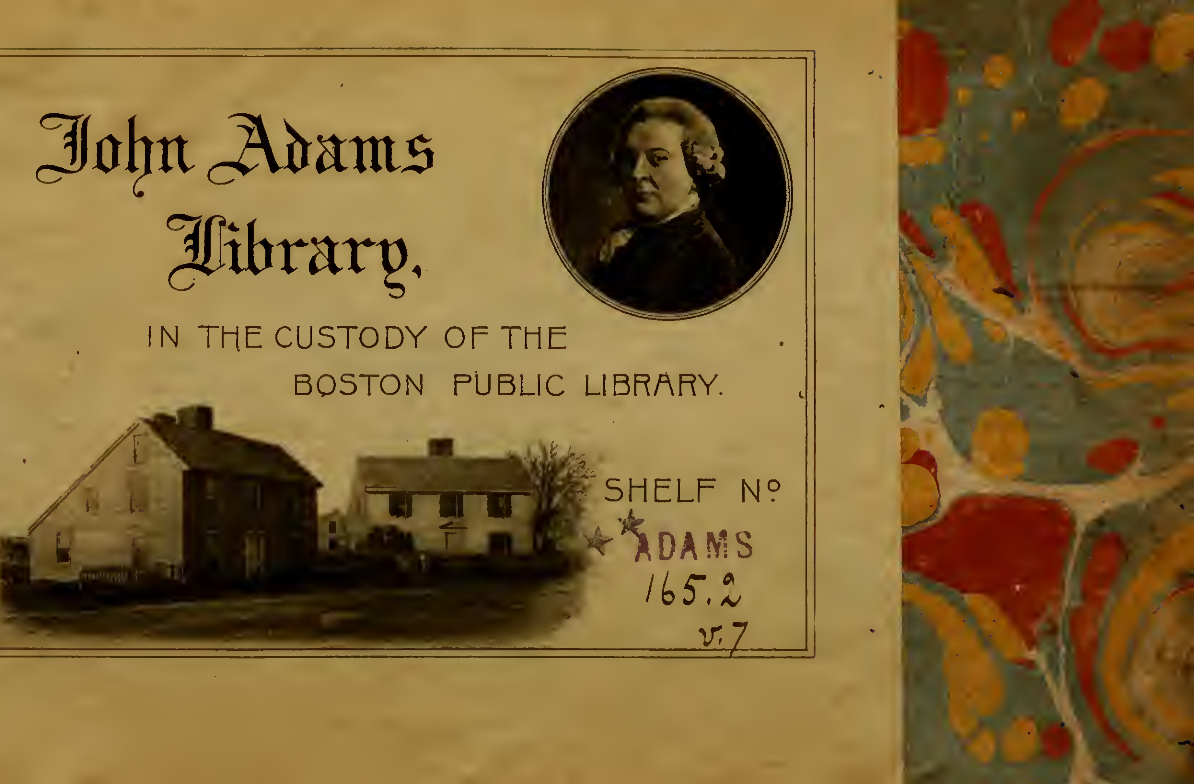






ŒUVRES
DE THÉATRE
DE M. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIÈME.

ŒUVRES
DE M. DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

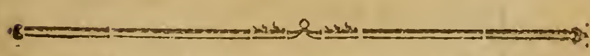
TOME SEPTIÈME,

Contenant

LA FEMME QUI A RAISON, LE CAFFÉ, OU L'ÉCOSSAISE, SOCRATE, CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRI, LE DROIT DU SEIGNEUR.



A NEUFCHATEL.



M. DCC. LXXIII.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES.

Cette petite Comédie est un in-promptu de société, où plusieurs personnes mîrent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au Roi Stanislas, *Duc de Lorraine, en* 1749.

PERSONNAGES.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ÉRISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correſpondant de M. Duru.

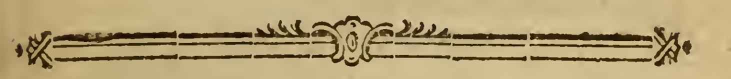
MARTHE, ſuivante de Mad. Duru.

La Scène eſt chez Madame Duru, dans la ru[e] Thévenot, à Paris.



LA FEMME QUI A RAISON;

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas eſt inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;

Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami, dès long-tems, je m'affiche;
Je me crois honnête-homme, & je ſuis aſſez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux;
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord: mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous de conſeils d'un tel homme!

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?...

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement:
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort, auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Ériſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez...,

Mad. DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monſieur Duru, mon ſeigneur & mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... ſenſément;
Je lui dois reſpect & quelque obéiſſance,

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, point du tout ; vous vous moquez, je penſe.
Qui ? vous ! Vous du reſpect pour un Monſieur Duru !
Fort bien ! Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir, ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.
Vous êtes Demoiſelle ; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monſieur Duru vous fit en biens commune ;
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce Monſieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De ſouffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encore aller ſacrifier
Votre charmante Ériſe au fils d'un uſurier,
De ce Monſieur Gripon, ſon très-digne compère ?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur ; &, par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaiſantez pas tant ; il m'en écrit encore,
Et de ſon plein pouvoir, dans ſa lettre, il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous ſervez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mad. DURU.

Hélas ! à vos deſirs je voudrais condeſcendre ;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;

J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix
Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Écrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes ;
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net !
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de Marquis ſa groſſe âme étonnée
Croirait voir ſa maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connait peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour ;
De la vive amitié qui m'attache à ſa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colère,
Daignez former, Madame, un ſi tendre lien ;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh çà ! vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel ! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui, d'une âme ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous...



SCÈNE II.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez belle Érise;
Fléchissez votre mère, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille;
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire;
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah! Madame,

Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir, ſans s'unir, ce que vous avez joint.
(*AÉriſe.*)
Parlez donc, aidez moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ÉRISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ÉRISE.

Il eſt mon père.

SCÈNE III.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, ah! l'on parle donc ici
D'hymenée & d'amour? Je veux m'y joindre auſſi.

Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur,
Je compte absolument jouïr de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure ;
Je l'aime éperdûment, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous ! je suis homme à perdre la raison ;
Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mère, & contre la coutume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même ;
Mais Madame balance, & c'est en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah ! vous êtes si bonne ! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur ?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable !
Vous l'aimez ; voulez-vous le rendre misérable ?

DAMIS.

Désespèrerez-vous, par tant de cruautés,
Une fille toûjours souple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon, & je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ÉRISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans son cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéïrai sans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Écoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmans, & vos goûts sont mon choix:
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah!

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais! vous allez encor dire:
Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh ! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que, quand on m'épouſa, j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père :
Sa fortune déjà commençait à ſe faire ;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien,
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi, le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'Avocat :
Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haîne,
Que de Monſieur Gripon & la fille & le fils,
Par un beau mariage, avec nous ſoient unis.
Je l'empêcherai bien ; j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue ;
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une âme fort rebourſe,

Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mad. DURU.

Oui, mais j'ai conſulté..

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorſque ce propre père, étant dans la Maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde:
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui: c'eſt ce qu'il faut faire; & quand? Dès aujourd'hui.



SCÈNE IV.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOilà Monſieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots: faut-il qu'il entre?

Mad. DURU.

Hélas!

Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.

SCÈNE V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

SI tard, Monſieur Gripon! quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le ſeront du moins, & ſans beaucoup attendre.
Liſez. (*Il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre eſt très net: que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéïr ſans réplique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mad. DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ÉRISE, *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS, *à M. Gripon.*

De nos communs deſirs il faut preſſer l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe;
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis ſerviteur

De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame ſa femme, & ſur-tout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi !...
Je ſuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,

Ces amis du logis ſont de mauvais augure.
Madame, ſans amis, hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi! ſi-tôt ?

Mad. DURU.

Sans donner le tems de conſulter;
De voir ma bru, mon gendre, & ſans les préſenter?
C'eſt pouſſer avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour ſe bien marier, il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu ſon conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord:

On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embraſſer votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait;
Et ma fille Phlipotte eſt, en tout, mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! Monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur,
Qui règne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'âme ſi tendre.
(*AÉriſe.*)
Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien ?

ÉRISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant : vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.
(*Le Marquis lui fait de grandes révérences.*)
(*A Mad. Duru.*)
Or çà, j'ai réuſſi dans ma commiſſion ;
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion ;

Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux;
Grands ménagers; enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un père, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce & ſimple & naturelle.

ÉRISE.

Leur bon-ſens, dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?
(*A Mad. Duru.*)
A demain donc, Madame; une noce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On ſe lève avant jour; ainſi fait votre père.
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mad. DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'âme.

M. GRIPON.

Cet homme me déplait. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure?

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez (& je vous en conjure)
Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON, *à Mad. Duru.*

Madame, il nous faudra chaſſer cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.)

SCÈNE VI.

Mad. DURU, ÉRISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

EH bien? vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier ?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis, formons vîte un traité ;
Qui mette pour jamais nos droits en ſûreté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe ;
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Ériſe.

ÉRISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiète,
En revenant demain, trouve la noce faite.

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au Notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le Notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique:
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon,
Et je veux que demain Maître Iſaac Gripon
Trouve, en venant ici, peu de choſes à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conſeils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'eſt votre avis à tous?

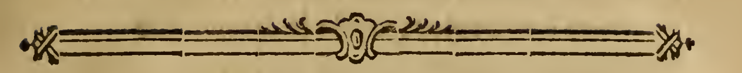
DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Mad. DURU.

Fort bien.
Je peux vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment ! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait, la nuit, dans la maiſon ?
Quoi ! deux tables encore impudemment dreſſées !
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflant ſur le plancher ;
Et quatre violons, qui, ne pouvant marcher,
S'en vont, en fredonnant, à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non ; mon âme eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inouï.
A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici

Que, livrés par avance au lien qui nous presse,
Après un long souper, la joie & la tendresse
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons, cette nuit, ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père, à coup sûr, déplaira.
Et que feras-tu donc, quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure;
Ces traits, ces feux sacrés, l'âme de la nature,
Cette délicatesse & ces ravissemens,
Qui ne sont bien connus que des heureux amans!
Si vous saviez...

M. GRIPON.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment! Vous aussi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême;

Les douceurs....

M. GRIPON.

Eh! oui, oui; j'ai fait, à ma façon,
L'amour, un jour ou deux, à Madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi! Ta mère?...

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a, dans notre bal, dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non; elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Écoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déjà son commis arrive en diligence,
Pour régler sa recette, ainsi que la dépense.
Il sera très fâché du train qu'on fait ici;

Et tu comprends fort bien que je le ſuis auſſi.
C'eſt dans un autre eſprit que Phlipotte eſt nourrie ;
Elle a trente-ſept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, ſeule avec mon fils, compoſe ma maiſon ;
L'été ſans éventail, & l'hyver ſans manchon ;
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barême,
Et fait manquer de tout, auſſi-bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée.
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pié.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent?

DAMIS.

Oh! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que, pour cauſe, il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Morigéner bientôt cette tête légère ;
Mais ſur-tout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON

M. GRIPON.

Eh bien ! où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

l brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
e vais, Monsieur, je vais... me coucher... Je me flatte
Que ma passion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
t je serai long-tems éveillé par l'amour.

(*Il l'embrasse.*)

SCÈNE II.

M. GRIPON *seul.*

Es romans l'ont gâté, sa tête est attaquée :
Mais celle de son père est aussi détraquée ;
veut incognitò rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela ? quel projet sans raison !
e n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère ;
ais je fais ce qu'il veut ; ma foi, c'est son affaire.
ari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

SCÈNE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception, après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M. DURU.

O ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidelle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée!
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems ſeul; c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire:

M'en voilà bien payé ! que résoudre, que faire ?
Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compère. Eh bien ? vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage ?
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois; il est fort triste de vieillir;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & les loix violées !...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois-cent deux mille francs, dix-huit sols, neuf deniers.
Revenez-vous bien riche ?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh ! j'ai le cœur nâvré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.
(*Il montre son porte-feuille.*)
Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi ! n'est-ce que cela ?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve, en arrivant,
Des laquais de ſix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite, en bégayant,
A venir déjeûner dans ſon appartement.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien ;
Et, pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'âme.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme ?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encore un peu, de reſter inconnu ?

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage !
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. GRIPON.

Oh ! fort bien : sur ce point nous serons tous contens ;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. GRIPON.

De la peine ? au contraire ;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh ! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme ?

M. GRIPON.

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagère :
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la Jeuneſſe volage.
Point d'argent : c'eſt un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira;

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra;
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

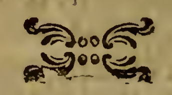
Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là... ſi la nature eſt au moins aſſez forte;
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Eſt-ce que le ſang parle? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens;
Tes dociles enfans vont épouſer les miens?
Adieu: j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.



SCÈNE IV.

M. DURU *seul.*

LEs affaires vont bien, quant à ce mariage;
J'en suis fort satisfait: mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, & qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(*On sonne.*)
J'entends une sonnette & du bruit; on appelle.

SCÈNE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

OH! quelle est cette jeune & belle Demoiselle
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille? Mais... j'en ai peur: en effet,
Elle est bien faite au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Écoutez, je vous prie;
Où courez-vous si vîte, aimable & chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maitresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes suivante? Et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne

Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.

Écoutez.

MARTHE.

Quoi, Monſieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre maître,
Et de Monſieur Gripon. Je peux très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le tems preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maitreſſe.

M. DURU.

Se coucher, quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue;
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue

Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Dès grands biens amaſſés par ſon ladre mari;
Et, quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraiſſez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maitreſſe,
Vous tenez donc maiſon?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je haſarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde;
Ce n'eſt pas ſans regret; mais eſſayons enfin.
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe?

MARTHE.

Quelque amant! vous oſez attaquer notre honneur!
Quelque amant! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne ;
Trop ſage, trop honnête, & trop douce perſonne ;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions.
(*On ſonne.*)
J'y vais... un impudent, un rodeur de maiſons.
(*On ſonne.*)
Tout à l'heure... un benêt, qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles !
(*On ſonne.*)
Eh ! j'y cours... un vieux fou que la main que voilà
(*On ſonne.*)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCÈNE VI.

M. DURU, *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et, toutes ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.
Que vois-je ? Un beau Monſieur ſortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maiſon !

SCÈNE VII.

M. DURU; LE MARQUIS, *ſortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.
Ah! que je ſuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, juſqu'à ce ſoir.

M. DURU.

Ce ſoir encor? Fort bien!
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſaurais douter.
Volets fermés, au lit; rendez-vous; porte cloſe;
La ſuivante à mon nez, complice de la choſe!

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents?

M. DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de reſter à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître ! ah ſcélérate !

LE MARQUIS.

Q'avez-vous donc, Monſieur, qui parlez ſeul ainſi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fuſſiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

M. DURU.

Monſieur Duru, peut-être
Ne ſerait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monſieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons ſi commodes ;
Le connaiſſez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il eſt aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, couſu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaiſſez fort Madame ?

LE MARQUIS.

Apparemment.
Sa bonté m'eſt toujours précieuſe & nouvelle,

Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez befoin de fa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maifon.

M. DURU.

Je le vois... De Monfieur je fuis l'homme d'affaires;

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez fur-tout le foin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons befoin.
Bon foir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*Au Marquis.*)

Que l'enfer... Mais, Monfieur, qui gouvernez Madame;
La chambre de fa fille eft-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*Il entre chez Érife & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eft néceffaire à toute ma famille:
Il fort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille;
Je n'y puis plus tenir, & je fuccombe enfin.
Juftice! je fuis mort.



SCÈNE VIII.

M. DURU; LE MARQUIS, *revenant avec* ÉRISE.

ÉRISE.

Eh ! mon Dieu ! quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte ?

LE MARQUIS.

Faite sdonc moins de bruit : ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé, l'on va se mettre au lit ?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire;
Je suffoque.

ÉRISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste ciel ! & comment son frère l'Avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider ?

ÉRISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il paraît qu'il est extravagant;
Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent;

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien : cet homme est si bisarre !

ÉRISE.

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari ! . . . J'en suis quitte encore à bon marché.
C'est-là votre mari ?

ÉRISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ÉRISE.

C'est mon mari, que j'aime.
À mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés.

M. DURU.

Que la fièvre le serre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condescendre ! . . .

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
u'à votre mariage on pensait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ÉRISE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monſieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien.

M. DURU

Qui l'eût cru?
Serait-il point auſſi marié, lui?

ÉRISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix;

Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire, ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ÉRISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce;
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité:
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh! la faute est légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mère, & pour cause...

ÉRISE.

Ah ! gardez-vous-en bien, Monsieur ; elle repose.
Elle est trop fatiguée ; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ÉRISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis, je ne peux voir personne ?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait ; je vais, avec Madame,
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme,
Écrivez à son père un détail si charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement ! Je ne sais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée !

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ÉRISE.

Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Toute à vous.

SCÈNE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU, *seul.*

Mais Gripon le Compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.
De tant d'évènemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive; & tout le monde à l'instant se marie.
Il reste en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme! holà, qu'on m'ouvre.
(*Il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je: il faut qu'enfin tout se découvre.

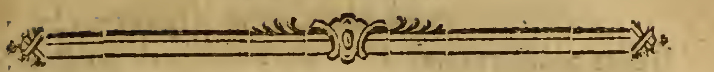
MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! ton maître entrera,
Suivante impertinente; & l'on m'obéira.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURU *seul.*

J'Ai beau frapper, crier, courir dans ce logis;
De ma femme à mon gendre & du gendre à mon fils;
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience;
Ouvrez, morbleu!

SCÈNE II.

M. DURU, M. GRIPON *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment, signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.

Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propoſe

De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.

Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours!

M. GRIPON

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu! vous vous moquez; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,

Votre femme eſt inſtruite, & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre, au logis,
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait, cette nuit, preſſer ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi ! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes appas ?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a, cette nuit, repaſſé ſes cornettes,
Elle s'habille en hâte ; & mon fils, ſon cadet,
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. DURU.

Juſte ciel ! quoi ! ton fils n'eſt pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non, ſans doute.

M. DURU.

Le diable eſt donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour !
Vous payerez bien cher ce déteſtable tour.
Lâches, vous apprendrez que c'eſt moi qui ſuis maître.
Approfondiſſons tout ; je prétends tout connaître ;
Fais deſcendre mon fils ; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de ſon père, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne ſaurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un Commiſſaire, il faut verbaliſer,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh ! cours, ſans tant jâſer.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe;

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main forte;

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. DURU *seul.*

O Voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe, maudit luxe! invention du Diable!
C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrabl
Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés.
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & sur-tout de dépenses
Qui me glacent le sang & redoublent mes transes.
Épouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne sais si je dois en mourir de douleur;
Et, quoique de me pendre il me prenne une envie;
L'argent qu'on a gâgné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCÈNE

SCÈNE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, *à M. Gripon.*

Quel eſt cet homme ? Il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

M. GRIPON.

En aucune façon ;
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon ;
Êtes-vous Avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah ! le traître !
Êtes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur ?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons, cette nuit,
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'âme.
Quelle eſt-elle ? en un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous, celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père, ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celu
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.

Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très-précis,
D'établir au plutôt & ſa fille, & ſon fils.

M. DURU.

Eh bien, traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie;
Non pas abſolument; mais, du moins, en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme...

M. GRIPON.

Ah! c'eſt-là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le Commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maiſon.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon?
Toi me chaſſer d'ici! Toi, ſcélérat, fauſſaire,

Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'es point Avocat !

SCÈNE DERNIÈRE.

Mad. DURU, *fortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *fortant de l'autre avec* ÉRISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU, *dans le fond.*

Mon carroffe eft-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'eft.

MARTHE.

C'eft mon queftionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'eft ce vieux vifage,
Qui femblait fi furpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux, il dit qu'il eft agent.

M. DURU, *en colère, fe retournant.*

Oui, c'eft moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mad. DURU, *avançant.*

Ah ! que vois-je ? quels traits ! c'eft lui-même, & mon âme.

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
Oh! comme elle eſt changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ſes fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux?...

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père!

Mad. DURU.

Daignez jeter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'âme.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds...

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du Barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime?

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin ?
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien-né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il, après douze ans,
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans ?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle couſait, filait, faiſait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit Marquis enſorcelé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait, d'un Avocat, un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance !
Des ſoupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit, un oiſif de la cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage !
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

ÉRISE.

Eh ! bon Dieu ! quel langage

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grâce, écoutez & jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans, je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en sus placer le fonds; il est en sûreté.

M. DURU.

Oui!

Mad. DURU.

Votre bien s'accrût; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis:
Il fallait cultiver, non forcer la nature,
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture.
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais Avocat, un très bon Officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille:
La paix & les plaisirs règnent dans ma famille;
Nous avons des amis: des Seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & passent la soirée.
La chère est délicate & toujours modérée.
Le jeu n'est pas trop fort; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grâce au ciel, causé de repentirs.

De mon premier état je ſoutins l'indigence;
Avec le même eſprit j'uſe de l'abondance.
On doit compte au public de l'uſage du bien,
Et qui l'enſevelit eſt mauvais citoyen;
Il fait tort à l'État, il s'en fait à ſoi-même.
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du néceſſaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aiſance.
Le prix de nos travaux eſt dans la jouiſſance.
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Être riche n'eſt rien: le tout eſt d'être heureux.

M. DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je ſouffrirais que, pendant mon abſence,
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mad. DURU.

Monſieur, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux; leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non; je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mad. DURU.

Vous le ſerez toujours.

ÉRISE.

Ah ! diſpoſez de moi.

Mad. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire :

Serez-vous inflexible ?

Mad. DURU.

Ah ! mon époux !

DAMIS, ÉRISE, *enſemble*,

Mon père !

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Écoutez ; entre nous ;

Ça demande du tems.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous ;

Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie ;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici.
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie ;
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain ;
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais, après tout, que faire ?

La chose est sans remède, & ma Phlipotte aura
Cent Avocats pour un, si-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme;
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine âme.
Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

Mad. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(*Il veut lui donner son porte-feuille, & le remet dans sa poche.*

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut, avec constance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisième & dernier acte.

LE CAFFÉ,

OU

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE;

Par Monsieur HUME: traduite en Français par JÉRÔME CARRÉ; représentée à Paris au mois d'Août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

CEtte pièce fut imprimée d'abord en 1759, comme une traduction d'une comédie anglaise ; ce qui donna lieu à beaucoup d'assez bonnes plaisanteries. Loin d'être une traduction, elle fut elle-même traduite en anglais quelques années après par monsieur George Colman. *On la représenta sur le théâtre de Paris en 1760, & sur celui de Londres en 1766.*

Jérôme Carré, *sous le nom duquel on avait d'abord donné cet ouvrage, n'est qu'un nom feint. On ne peut en dire autant de celui* de Fréron, *qui ne différait pas beaucoup de celui de* Frélon.

On se servit du mot Wasp, *au lieu de* Frélon, *à la comédie française, parce que* Frélon *signifie* Wasp *en anglais.*





EPITRE DÉDICATOIRE DU TRADUCTEUR DE L'ÉCOSSAISE,

A MONSIEUR LE COMTE DE LAURAGUAIS.

Monsieur,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous votre protection, n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux arts & au bon goût, en contribuant par votre généroſité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Mérope* & ſon fils entourés & preſſés d'une foule de jeunes gens; ſi les

ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable, que l'art de la Tragédie & de la Comédie, eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes ; mais, il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newtons*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il eſt encore loin de l'Archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe ! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance. Je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples ; & vous ſavez, Monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie qu'il préfère à ceux de ſes voiſins,

Si vous defcendez des arts de l'efprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oferions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'eft dans le feul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'eft pourquoi dans plufieurs villes d'Italie, la bonne compagnie fe raffemble pour repréfenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en Italien ; c'eft ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la fcène françaife, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient fouvent de longues converfations en cinq actes. Comment hafarder ces fpectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui, bien ménagées, font un des plus grands refforts de la Tragédie ? Comment apporter le corps de *Céfar* fanglant fur la fcène ? Comment faire defcendre une Reine éperdue dans le tombeau de fon époux, & l'en faire fortir mourante de la main de fon fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau, & le fils & la mère, & qui énerve la terreur

du ſpectacle par le contraſte du ridicule ?

C'eſt de ce défaut monſtrueux que vos ſeuls bienfaits ont purgé la ſcène ; & quand il ſe trouvera des génies qui ſauront allier la pompe d'un appareil néceſſaire, & la vivacité d'une action également terrible & vraiſemblable, à la force des penſées, & ſurtout à la belle & naturelle poéſie, ſans laquelle l'art dramatique n'eſt rien ; ce ſera vous, Monſieur, que la poſtérité devra remercier.

Mais il ne faut pas laiſſer ce ſoin à la poſtérité ; il faut avoir le courage de dire à ſon ſiècle, ce que nos contemporains font de noble & d'utile. Les juſtes éloges ſont un parfum qu'on réſerve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il reſpire ; &, ſi on en parle, on l'exténue, on le défigure. N'eſt-il plus : on exagère ſon mérite pour abaiſſer ceux qui vivent.

Je veux, du moins, que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage, ſachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme eſtimable & malheureux ſecouru par vous ; je veux qu'on

ſache que, tandis que vous occupez votre loiſir à faire revivre, par les ſoins les plus coûteux & les plus pénibles, un art utile, perdu dans l'Aſie qui l'inventa, vous faites renaître un ſecret plus ignoré, celui de ſoulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils ſont incapables de faire; & c'eſt ce qui redouble mon reſpect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; &, quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.



A MESSIEURS LES PARISIENS (*a*).

MESSIEURS,

JE ſuis forcé par l'illuſtre M. F..... de m'expoſer vis-à-vis *de vous. Je parlerai ſur le* ton *du ſentiment & du reſpect ; ma plainte ſera marquée au* coin *de la bienſéance, & éclairée du* flambeau *de la vérité. J'eſpère que M. F..... ſera confondu* vis-à-vis des *honnêtes gens qui ne ſont pas accoutumés à ſe prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas* ſentimentés, *font* métier & marchandiſe *d'inſulter* le tiers & le quart, *ſans aucune* provocation, *comme dit Cicéron dans l'oraiſon* pro Murena, *page 4.*

*Meſſieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban ; je ſuis un pauvre jeune homme ſans fortune ; & comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cauſe que M. L. F.... de P........ m'y perſécute, je ſuis venu implorer la protection des Pariſiens. J'ai traduit la comédie de l'*Écoſſaiſe *de M. Hume. Les comédiens Français, & les Italiens, vou-*

(*a*) Cette plaiſanterie fut publiée la veille de la repréſentation.

laient la repréſenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou ſix fois, & voilà que M. F. . . . . emploie ſon autorité & ſon crédit, pour empêcher ma traduction de paraître. Lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était Jéſuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire ſuſpecter *d'être hérétique.*

Enſuite il appelle M. Hume, M. Home; *& puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'eſt pas parent de M. Hume le philoſophe. Qu'il conſulte ſeulement le journal Encyclopédique du mois d'Avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent ſoixante & treize journaux qui paraiſſent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.*

L'auteur de Douglas eſt le Miniſtre Hume, parent du fameux David Hume, ſi célèbre par ſon impiété.

*Je ne ſçais pas ſi M. David Hume eſt impie : s'il l'eſt, j'en ſuis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois; mais il réſulte que l'auteur de l'*Écoſſaiſe, *eſt M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume; ce qu'il fallait prouver, & ce qui eſt très-indifférent.*

*J'avoue, à ma honte, que je l'ai cru son frère; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'*Écossaise. *Il est vrai que, dans le journal que je cite, l'*Écossaise *n'est pas expressément nommée; on n'y parle que d'*Agis *& de* Douglas; *mais c'est une bagatelle.*

*Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'*Écossaise, *que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.*

My dear translator, *mon cher traducteur*; you have comitted many a blunder in yr. performancée, *vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction*: you have quite impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastitement at the end of the drama, ... *vous avez affaibli le caractère de Frélon, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.*

Il est vrai, & je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp, (*ce mot* Wasp *veut dire* Frélon;) *mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne*

ermet pas certains termes que la liberté anglaise mploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue ; & j'espère que Messieurs es Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur le ma circonspection.

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son Wasp *sur la scène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai u de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de Mylady Alton, pour m'éloigner moins le vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les Dames.*

M. F..... dans la vue de me nuire, dit dans a feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi Fréron, *que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-e que cela peut avoir de commun avec un personnage Anglais dans la pièce de M. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.*

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : l dit, page 115, que le bruit courut long-tems u'il avait été condamné aux galères; *& il ffirme qu'en effet, pour la condamnation, elle 'a jamais eu lieu; mais, je vous en supplie,*

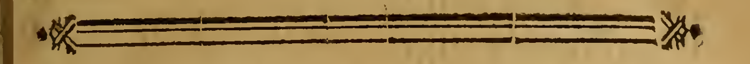
que ce Monſieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame Anglais ? Il parle des raiſons qui pouvaient, *dit-il,* lui avoir attiré ce malheur. *Je vous jure, Meſſieurs, que je n'entre dans aucune de ces raiſons ; il peut y en avoir de bonnes, ſans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères, ou non, je n'en ſuis pas moins le traducteur de l'*Ecoſſaiſe. *Je vous demande, Meſſieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, JÉRÔME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impaſſe de S. Thomas du Louvre ; car j'appelle impaſſe, *Meſſieurs, ce que vous appellez* cu de ſac : *je trouve qu'une rue ne reſſemble ni à un cu ni à un ſac : je vous prie de vous ſervir du mot d'*impaſſe, *qui eſt noble, ſonore, intelligible, néceſſaire, au lieu de celui de cu, en dépit du Sr. F..... ci-devant J......*



AVERTISSEMENT.

CEtte lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut repréſentée au commencement d'Août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi longtems? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F..... eſt monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertence de ſe reconnaître dans la comédie de l'*Ecoſſaiſe*, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſçue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées *l'Année Littéraire*, que l'*Ecoſſaiſe* n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze-cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais M.

Jérôme Carré était bien loin de faire des cabales : tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F*..... & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F*..... dans *Frélon*. Un Avocat, à la ſeconde repréſentation, s'écria : Courage, M. *Carré*, vengez le public. Le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finiſſaient point. *Carré*, au ſortir du ſpectacle, fut embraſſé par plus de cent perſonnes. Que vous êtes aimable, Monſieur *Carré*, lui diſait-on, d'avoir fait juſtice de cet homme, dont les mœurs ſont encore plus odieuſes que la plume ! Eh ! Meſſieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne ſuis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainſi ſur l'eſcalier, il fut barbouillé de deux baiſers par la femme de *F*.... Que je vous ſuis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un perſonnage

personnage Anglais pouvait être pris pour un Français nommé *F*..... & toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit, par cette aventure, combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que, toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai succès ; car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale : mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes : intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de Mylord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au sujet de sa pièce de l'*Écossaise*.

« Je crois, mon cher *Hume*, que vou
» avez encore quelque talent; vous en ête
» comptable à la Nation; c'eſt peu d'avo
» immolé ce vilain *Frélon* à la riſée publique
» ſur tous les théâtres de l'Europe, où l'o
» joue votre aimable & vertueuſe *Écoſſaiſ*
» faites plus, mettez ſur la ſcène tous c
» vils perſécuteurs de la littérature, tous c
» hypocrites noircis de vices, & calomni
» teurs de la vertu; traînez ſur le théâtr
» devant le tribunal du public, ces fana
» ques enragés, qui jettent leur écume ſ
» l'innocence; & ces hommes faux, c
» vous flattent d'un œil, & qui vous men
» cent de l'autre; qui n'oſent parler dev
» un Philoſophe, & qui tâchent de le c
» truire en ſecret: expoſez au grand jour
» déteſtables cabales qui voudraient repl
» ger les hommes dans les ténèbres.

» Vous avez gardé trop long-tems le ſil
» ce; on ne gâgne rien à vouloir adoucir
» pervers; il n'y a plus d'autre moyen de r
» dre les lettres reſpectables, que de fa
» trembler ceux qui les outragent: c'eſ
» dernier parti que prit *Pope*, avant de m

rir : il rendit ridicules à jamais, dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se montrer, ils disparûrent; toute la nation lui applaudit; car si, dans les commencemens, la malignité donna un peu de vogue à ces lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les *Zoïles* ne sont soutenus qu'un tems. Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer à venger le genre-humain. Ce n'est pas les *Pantolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il faut effleurer; ce sont les *Anitus* & les *Mélitus* qu'il faut écrâser. Un vers, bien fait, transmet à la dernière postérité la gloire d'un homme de bien, & la honte d'un méchant. Travaillez, vous ne manquerez pas de matière, &c.



PRÉFACE.

LA comédie dont nous présentons la tra
duction aux amateurs de la littérature, e
de Monsieur *Hume* (*a*), pasteur de l'églis
d'Édimbourg, déjà connu par deux belle
tragédies, jouées à Londres : il est parent &
ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qu
a creusé avec tant de hardiesse & de sagaci
les fondemens de la métaphysique & de
morale ; ces deux philosophes font égal
ment honneur à l'Écosse leur patrie.

La comédie intitulée l'*Écossaise* nous p
rut un de ces ouvrages qui peuvent réus
dans toutes les langues, parce que l'aute
peint la nature, qui est par-tout la même :
a la naïveté & la vérité de l'estimable *G*
doni, avec peut-être plus d'intrigue,
force, & d'intérêt. Le dénouement, le
ractère de l'héroïne, & celui de *Freeport*,
ressemblent à rien de ce que nous conna

(*a*) On sent bien que c'était une plaisanterie d
tribuer cette piéce à M. *Hume*.

ns ſur les théâtres de France ; &, cepen-
ant, c'eſt la nature pure. Cette pièce pa-
ît un peu dans le goût de ces romans An-
lais qui ont fait tant de fortune : ce ſont
es touches ſemblables, la même peinture
es mœurs, rien de recherché, nulle envie
'avoir de l'eſprit, & de montrer miſérable-
ient l'auteur, quand on ne doit montrer
ue les perſonnages : rien d'étranger au ſu-
t; point de tirade d'écolier, de ces maximes
iviales qui rempliſſent le vuide de l'action.
'eſt une juſtice que nous ſommes obligés
e rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons, en même tems, que nous
vons cru, par le conſeil des hommes les
lus éclairés, devoir retrancher quelque
noſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encore
ans les derniers actes : il était puni, comme
e raiſon, à la fin de la pièce ; mais cette
iſtice qu'on lui rendait, ſemblait mêler un
eu de froideur au vif intérêt qui entraîne
eſprit vers le dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche,
 ſi odieux, que nous avons voulu épargner
ux lecteurs la vue trop fréquente de ce per-

ſonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature : car dans les grandes villes, où la preſſe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gâgnent leur pain à dire & à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, &, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont préſidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre-humain, dont la ſuſpenſion fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands-hommes, dis-je, dans des eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très-judicieuſement que l'on doit ſonger à mettre ſur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* eſt une eſpece d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce

caractère, ne paraissent dignes du théâtre en France; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets, dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvû qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères, & sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de tems, de lieu & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite, rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est

jamais vuide. Rien n'eſt plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs ſortir de la ſcène, & deux autres venir à leur place ſans être appelés, ſans être attendus : ce défaut inſupportable ne ſe trouve point dans l'*Écoſſaiſe*.

Quant au genre de la pièce, il eſt dans le haut comique, mêlé au genre de la ſimple comédie. L'honnête-homme y ſourit de ce ſourire de l'âme préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendriſſans juſqu'aux larmes ; mais ſans pourtant qu'aucun perſonnage s'étudie à être pathétique : car, de même que la bonne plaiſanterie conſiſte à ne vouloir point être plaiſant ; ainſi, celui qui vous émeut ne ſonge point à vous émouvoir ; il n'eſt point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puiſſe être !

Nous ne ſavons pas ſi cette pièce pourrait être repréſentée à Paris ; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter ſouvent les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une pièce Anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, & digne de la gravité du ſacerdoce, dont l'auteur eſt revétu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie, ainſi traitée, eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, & un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de notre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

« J'ai ſoutenu les premiers perſonnages ès » tragédies Latines de *Buchanan*, & de *Guerante*, & de *Muret*, qui ſe repréſentèrent

» à notre collège de Guienne avec dignité.
» En cela, *Andreas Goveanus*, notre princi-
» pal, comme en toutes autres parties de sa
» charge, fut, sans comparaison, le plus
» grand principal de France, & m'en tenait-
» on maître ouvrier. C'est un exercice que
» je ne mesloue point aux jeunes enfans de
» maison, & ai vu nos Princes depuis s'y
» adonner en personne, à l'exemple d'aucuns
» des anciens, honnestement & louablement:
» il est loisible même d'en faire mestier aux
» gens d'honneur & en Grèce. *Aristoni tra-*
» *gico actori rem aperit : huic & genus, & for-*
» *tuna honesta erant : nec ars, quia nihil tale*
» *apud Græcos pudori est, ea deformabat.* Car
» j'ai toujours accusé d'impertinence ceux
» qui condamnent ces esbatemens, & d'in-
» justice ceux qui empeschent l'entrée de nos
» bonnes villes aux comédiens qui le valent,
» & envient au peuple ces plaisirs publics.
» Les bonnes polices prennent soin d'assem-
» bler les citoyens, & les rallier comme aux
» offices sérieux de la dévotion, aussi aux
» exercices & jeux. La société & amitié s'en
» augmente, & puis on ne leur concède

» des passetemps plus réglés que ceux qui se
» font en présence de chacun, & à la vue
» même du magistrat; & trouverais raison-
» nable que le Prince, à ses dépends, en gra-
» tifiast quelquefois la commune; & qu'aux
» villes populeuses il y eût des lieux destinés,
» & disposés pour ces spectacles; quelque
» divertissement de pires actions & occultes.
» Pour revenir à mon propos, il n'y a tel
» que d'allécher l'appétit & l'affection: autre-
» ment on ne fait que des asnes chargés de
» livres; on leur donne à coups de fouet,
» en garde, leur pochette pleine de science;
» laquelle, pour bien faire, il ne faut pas
» seulement loger chez soi; il la faut épou-
» ser ».



PERSONNAGES.

MTRE. FABRICE, tenant un Caffé avec des appartemens.

LINDANE, Écossaise.

Le Lord MONROSE, Écossais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, suivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRÉLON, écrivain de feuilles.

Lady ALTON; *on prononce* Lédy.

Plusieurs Anglais qui viennent au Caffé.

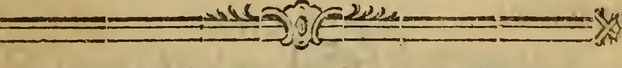
Domestiques.

Un Messager d'État.

La scène est à Londres.



LE CAFFÉ, OU L'ÉCOSSAISE; COMÉDIE



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La ſcène repréſente un Caffé & des chambres ſur les aîles, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le Caffé.* a)

FRÉLON, *dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a une écritoire & du caffé, liſant la gazette.*

QUe de nouvelles affligeantes ! des graces répandues ſur plus de vingt perſonnes ! aucunes ſur moi !

(*a*) On a fait hauſſer & baiſſer une toile au théâtre de Paris, pour marquer le paſſage d'une chambre à une autre ; la vraiſemblance & la décence ont été bien mieux obſervées à Lyon, à Marſeille & ailleurs. Il y avait ſur le théâtre un cabinet à côté du caffé. C'eſt ainſi qu'on aurait dû en uſer à Paris.

Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait ſon devoir ; le beau mérite ! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers ; une à un pilote ; des places à des gens de lettres ; & à moi rien ! Encore, encore ; & à moi rien ! (*Il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant je rends ſervice à l'État, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier .... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gâgne déja quelque choſe à dire du mal ; ſi je peux parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(*Au maître du Caffé.*)

Bon jour, Monſieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

Monſieur Frélon, Monſieur Frélon ! vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon âme : ce n'eſt point du tout ce ſentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Monſieur Frélon ?

FRÉLON.

C'eſt que j'ai du mérite, Monſieur Fabrice ;

FABRICE.

Cela peut être : mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien : mais on ajoûte que vous êtes malicieux, & cela me fâche ; car je ſuis bon-homme.

FRÉLON.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes, Monſieur Fabrice, pourvû qu'elles ſoient jolies ; &, pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encore voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh ! pardi, Monſieur Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guères faite pour vous ; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRÉLON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connaît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher Monſieur Fabrice ?

FABRICE.

Oh ! non ; elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs ſa vertu. . .

FRÉLON.

Ah, ah, ah, ah, ſa vertu ! . . .

FABRICE.

Oui : qu'avez-vous a rire ? Eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de

campagne qui s'arrête à ma porte : un domeſtique en livrée qui porte une malle : c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCÈNE II.

Le Lord MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

VOus êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville.
(*A part.*)
O ciel! daigne m'y protéger... Infortuné que je ſuis!...
(*Haut.*)
On m'a dit que je ſerais mieux chez vous qu'ailleurs; que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte, ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle & très vertueuse....

FRÉLON.

Eh! oui, très vertueuse! eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

Monsieur Frélon peut vous en instruire; car il en fait: c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en se promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi. (*Il sort.*)

FRÉLON, *à part.*

Voici un nouveau débarqué: c'est un grand Seigneur sans doute; car il a l'air de ne se soucier de personne. (*Haut.*) Mylord, permettez que je vous présente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point Mylord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est votre emploi dans la maison

FRÉLON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur; je paſſe ma vie au caffé, j'y compoſe des brochures, des feuilles, je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRÉLON.

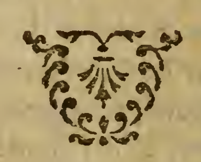
Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRÉLON, *à part.*

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.



SCÈNE III.

FRÉLON *se remet à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

MES infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière: une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans! Car enfin, je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Écosse; je ne suis qu'une Ombre qui vient autour de son tombeau.

(*UN de ceux qui sont entrés dans le Caffé, frappant sur l'épaule de* Frélon, *qui écrit.*)

Eh bien! tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nâge dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON, *écrivant.*

Cela n'eſt pas vrai: la pièce ne vaut rien, l'auteur eſt un ſot, & ſes protecteurs auſſi. Les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaiſes; tout renchérit; l'État eſt anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne; la vérité eſt que la philoſophie eſt bien dangereuſe, & que c'eſt elle qui nous a fait perdre l'iſle de Minorque.

MONROSE, *toujours ſur le devant du théâtre.*

Le fils de Mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir, par le ſang du fils, toutes les barbaries du père!

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRÉLON.

Le mauvais goût gâgne; elle eſt déteſtable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi, je vous dis que les philoſophes font baiſſer les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre Ambaſſadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut ſiffler la pièce qui réuſſit, & ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(*Tous quatre en même tems diſent ce qui ſuit:*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus

grand plaiſir de la ſatyre. Le cinquième acte ſur-tout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandiſes.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philoſophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième & le cinquième acte ſont pitoyables.

MONROSE, *ſe retournant.*

Quel ſabat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas ſubſiſter tel qu'il eſt.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la patrie eſt perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

M. FABRICE, *arrivant avec une ſerviette.*

Meſſieurs, on a ſervi; ſur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*A Monroſe.*) Monſieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il ſe retire à part*

& dit à Fabrice :) Écoutez, un mot : Mylord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non ; mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eſt-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela ſuffit : bon jour.... Que la vie m'eſt odieuſe ! (*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ſerais point ſurpris qu'il allât ſe tuer là-haut ; ce ſerait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*Les ſurvenans ſortent pour dîner.* Frélon *eſt toujours à la table où il écrit. Enſuite* Fabrice *frappe à la porte de l'appartement de* Lindane.)

SCÈNE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

MAdemoiſelle Polly, Mademoiſelle Polly !

POLLY.

Eh bien ? qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas! je n'ose; car ma maitresse ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie, quand ma maitresse souffre; il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrettement ce qu'il vous faudra.

(*Il sort.*)

FRÉLON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, Monsieur Fabrice. Ma chère Polly; vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maitresse? vous rebutez toutes mes prières?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte!

FRÉLON.

Eh! de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Et pourquoi donc ta maitreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raiſons; c'eſt que vous êtes bel-eſprit, ennuyeux & méchant.

FRÉLON.

C'eſt bien à ta maitreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maitreſſe pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maitreſſe eſt très-riche: ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte: elle eſt vétue ſimplement par modeſtie: elle mange peu c'eſt par régime; & vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière: nous connaiſſons ſa conduite; nous ſavons ſa naiſſance; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaiſſez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY, *à part.*

O ciel! cette homme peut nous perdre. (*Haut.*) Monſieur Frélon, mon cher Monſieur Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRÉLON.

Ah, ah! j'ai donc deviné? il y a donc quelque choſe

z je suis le cher Monsieur Frélon. Ah! çà, je ne dirai ien; mais il faut...

POLLY.

Quoi?

FRÉLON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc; cela n'est pas possible.

FRÉLON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous savez qu'il a quelque chose.

POLLY.

Non; il n'y a rien, sinon que ma maitresse est aussi espectable que vous êtes haïssable: nous sommes très notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRÉLON.

Elles sont très à leur aise; de là je conclus qu'elles meurent de faim: elles ne craignent rien, c'est-à-dire u'elles tremblent d'être découvertes... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je e vengerai de leur insolence. Mépriser Monsieur rélon! (*Il sort.*)



SCÈNE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un deshabillé des plus simples.* POLLY.

LINDANE.

AH! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal, s'il n'y en a point; &, pour l'augmenter, s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison, qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir! & je le rembarrais.

LINDANE.

Il veut me voir!... & Mylord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau; ce n'est point la pauvreté qui

eſt intolérable, c'eſt le mépris : je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chère maitreſſe, on s'en apperçoit aſſez en me voyant : pour vous, ce n'eſt pas de même ; la grandeur d'âme vous ſoutient : il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi, je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Écoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance : je ſupporte ma pauvreté : mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent : tu m'as aidée : il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains, qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de dans vous l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos

malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Eh ! comment pourrait-il en être inſtruit, puiſque tu l'es à peine ? Il ne ſait rien, perſonne ne m'écrit ; je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de ſavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chère Polly ! tu le ſais, je ſuis une infortunée, dont le père fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite : il ne me reſte que mon courage. Mon père eſt errant de déſert en déſert en Écoſſe. Je ſerais déjà partie de Londres pour m'unir à ſa mauvaiſe fortune, ſi je n'avais pas quelque eſpérance en Mylord Falbrige. J'ai ſu qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Perſonne n'abandonne ſon ami. Falbrige eſt revenu d'Eſpagne, il eſt à Windſor ; j'attends ſon retour. Mais hélas ! Murrai ne revient point ! Je t'ai ouvert mon cœur ; ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne ſors jamais d'auprès de vous ; & puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly; mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſans avec les femmes, ils en abuſent; ils veulent ſe faire un droit de notre miſère; & je veux rendre cette miſère reſpectable. Mais hélas! Mylord Murrai ne viendra point!

SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY; FABRICE, *avec une ſerviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiſelle... je ne ſais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés... je ne ſais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes trifte... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'eft pas comme votre perfonne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination ! je ne me fuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eft pas fi belle, fi bonne, fi défirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Écoutez; je ne fuis qu'un homme fimple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme fi j'étais un homme de la cour: ma chère Dame, un peu de bonne chère; nous avons là-haut un vieux gentil-homme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

FABRICE.

C'eft un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiffez bien affligée, il paraît bien trifte auffi: deux afflictions, mifes enfemble, peuvent devenir une confolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perfonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins...

LINDANE.

Je vous rends grâce avec ſenſibilité : mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh ! je n'y tiens pas ; vous n'avez beſoin de rien, & vous n'avez pas le néceſſaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu impoſer ſi témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah! Polly, il eſt deux heures, & Mylord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Eh bien ! Madame, ce Mylord dont vous parlez, je ſais que c'eſt l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'eſt peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant* Polly *par la manche.*

Va, ma pauvre Polly ; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompré-

hensible. Mais qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon caffé comme si c'était un homme? Elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maitresse, c'est Mylady Alton, celle qui voulait épouser Mylord; je l'ai vu une fois roder près d'ici: c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point! c'en est fait, je suis perdue: pourquoi me suis-je obstinée à vivre?

(*Elle rentre.*)

SCÈNE VII.

Lady ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.*

SUivez-moi; il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux!

FABRICE.

Quelle diablesse de femme!

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Monsieur le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien! Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public; les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; &, quant à celle que vous appellez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

O quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON: *elle va à la porte de* Lindane, *& frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LINDANE, Lady ALTON.

LINDANE.

EH! qui peut frapper ainſi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Connaiſſez-vous les grandes paſſions, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Hélas! Madame, voilà une étrange queſtion.

LADY ALTON.

Connaiſſez-vous l'amour véritable, non pas l'amour inſipide, l'amour langoureux, mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoiſonner ſa rivale, tuer ſon amant, & ſe jeter enſuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'eſt la rage dont vous me parlez-là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je ſuis jalouſe, vindicative, furieuſe, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi: Mylord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, Madame? & de quel droit venez-vous m'interroger? Suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je ſuis votre partie: ſi Mylord vient encore vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidèle, tremblez: renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez: mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien! Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaiſſez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà ſon portrait qu'il m'a donné. Ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je...

LINDANE, *en prenant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuſe!... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien ?...

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe : ſachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux ; que c'eſt le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; ſi vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chère maitreſſe, & qu'eſt devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles ſortent.*)

SCÈNE III.

Lady ALTON, FRÉLON.

LADY ALTON.

QUOI ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*A Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez ;

M'avez-vous ſervie? avez-vous employé vos correſpondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente, qui fait le malheur de ma vie?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je ſais qu'elle eſt Écoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc ſervie?

FRÉLON.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoûte quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe, fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèſe!

FRÉLON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt très mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Écoſſaiſe qui ſe cache, eſt une ennemie de l'État.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chofe fût.

FRÉLON.

Je ne le parierais pas : mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conféquence?

FRÉLON.

Je fuis en relation avec des perfonnes de conféquence. Je connais fort la maitreffe du valet de chambre d'un premier commis du Miniftre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je fuppoferais même que le père eft ici, voyez-vous! Cela pourrait avoir des fuites, & on mettrait votre rivale, pour fes mauvaifes intentions, dans la prifon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je refpire; les grandes paffions veulent être fervies par des gens fans fcrupule; je veux que le vaiffeau aille à pleines voiles, ou qu'il fe brife. Tu as raifon; une Écoffaife qui fe cache dans un tems où tous les gens de fon pays font fufpects, eft fûrement une ennemie de l'État; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier : mais je vois que tu as, en effet, des talens. Je t'ai déjà récompenfé, je te récompenferai encore. Il faudra m'inftruire de tout ce qui fe paffe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle. Qu'est-ce, après tout, que la vérité ?.. la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu aies étudié à Saint-Omer (*a*). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE IV.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Voilà, je l'avoue, le plus impudent & le plus lâche coquin qui soit dans les trois Royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale: elle, a dans son état humble, une fierté qui me plaît: elle est décente; on la dit sage; mais elle m'enlève

(*a*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de Saint-Omer.

mon amant: il n'y a pas moyen de pardonner. (*A Fabrice qu'elle apperçoit agiſſant dans le Caffé.*) Adieu, mon maître: faiſons la paix. Vous êtes un honnête-homme, vous; mais vous avez dans votre maiſon un vilain grifonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

LADY ALTON.

Aimable! tu me perces le cœur.

SCÈNE V.

FRIPORT, *vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau.* FABRICE.

FABRICE.

AH! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, Monſieur Friport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FRIPORT.

Fort bien, Monſieur Fabrice. J'ai gâgné beaucoup; mais je m'ennuie. (*Au garçon du Caffé.*) Eh! du chocolat; les papiers publics. On a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FRIPORT.

Non: que m'importe ce fatras? Je me ſoucie bien

qu'une araignée, dans le coin d'un mur, marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'État?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à préſent?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentil-homme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon: les hommes ne ſont pas bons à grand'-choſe. Fripons ou ſots, voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart, il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſingulière que lui; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement; elle s'appelle Lindane; mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, & elle eſt fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentil-homme.

FABRICE.

Oh! point; ſa fierté eſt encore une vertu de plus; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire; & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gâgner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder, pour ſes beſoins, l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eue dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire perſonne, mais j'eſtime ... Écoutez; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là : elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh! Monſieur, elle ne recoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois

chez elle ; mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente : depuis quelque tems il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on ſe retire : je hais la cohue auſſi-bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir ; où eſt ſon appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au Caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe ; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pouſſe la porte & entre.*)

SCÈNE VI.

LINDANE *paraiſſant toute effrayée*, POLLY *la ſuit*. FRIPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas ? Monſieur, vous me paraiſſez peu civil, &

vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(FRIPORT *s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur* Lindane *& sur* Polly : *il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asséïez-vous pas, quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je suis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, tra-

raillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi,... ou ſans moi,... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE, *à part.*

O ciel! quelle viſite je reçois! Et Mylord ne vient point! Cet homme bizarre m'aſſaſſine, je ne pourrai m'en défaire; comment Monſieur Fabrice a-t-il pu ſouffrir cela? Il faut bien s'aſſeoir.

(*Elle s'aſſied, & travaille à ſon ouvrage.*)

(*Un garçon apporte du chocolat: Friport en prend ſans en offrir; il parle & boit par repriſes.*)

FRIPORT.

Écoutez. Je ne ſuis pas homme à complimens; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme: vous êtes pauvre & vertueuſe; mais on ajoûte que vous êtes fière, & cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur?

FRIPORT.

Parbleu! c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très-galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monſieur; non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraie modeſtie; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir; mais ſur la pauvreté, dont il ne ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien, n'eſt jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encore plus mal que d'être fière : je ſais, mieux que vous, que vous manquez de tout ; quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous ; eſt-ce que vous êtes fière auſſi, vous ?

POLLY.

O l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gâgne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes.. oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi ! ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas ! que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle généroſité ! mais quel outrage !

FRIPORT, *continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh, malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur...

FRIPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter ; recevez mon admiration, c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bisarre & du plus galant-homme du monde ?

FRIPORT.

Eh ! que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bisarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère; &, sans la bonté attentive du maître du caffé, nous serions mortes de froid & de faim. Ma maitresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez sçu malgré elle: obligez-la, malgré elle, à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maitresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très

mal

mal de refuser. Mylord ne dira rien ; car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui sait donner, & qui ne sait pas vivre : dis-lui que, quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT, *toujours prenant son chocolat & lisant.*

Hem ? que dit-elle là ?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas ! Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille....

FRIPORT.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

FRIPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ſerais perdue.

POLLY, *allant vers* Friport.

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par haſard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure... Comme vous vous aviſerez, je m'aviſerai. Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon tems ſe perd, j'ai des affaires; ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur; emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance: mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! Monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

LINDANE, *lui donnant la bourſe.*

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur a laiſſée par mégarde ; remettez-la lui, je vous en charge ; aſſurez-le de mon eſtime ; & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE, *prenant la bourſe.*

Ah ! Monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiſelle vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah ! Monſieur Fabrice ! eſt-ce vous qui me trahiſſez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*Bas à M. Friport.*) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne ; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'âme.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation ; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.



SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous fecourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je fois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eft à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & fuperbe rivale; il l'aime encore fans doute; c'en eft fait: j'étais trop coupable en l'aimant; c'eft une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît defefpérée; hélas! elle a fujet de l'être; fon état eft bien plus cruel que le mien: une fuivante a toujours des reffources; mais une perfonne qui fe refpecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié fa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand facrifice. Tiens, quand je ne ferai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va. (*Elle l'embraſſe.*) Sois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maitreſſe ! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu ſans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

POLLY.

Quoi ! Madame, ce fut donc le père de Mylord qui . . .

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai ; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide, Monſieur Fabrice, à l'aide ! ma maitreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours ! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, Monſieur le gentil-homme de là-haut, tout le monde...

(*La femme & la ſervante de* Fabrice, *&* Polly, *emmènent* Lindane *dans ſa chambre.*)

LINDANE, *en ſortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y a-t-il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiſelle dont je vous ai parlé, qui s'évanouiſſait ; mais ce ne ſera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaiſies de filles paſſent vîte, & ne

ſont pas dangereuſes : que voulez-vous que je faſſe à une fille qui ſe trouve mal ? Eſt-ce pour cela que vous m'avez fait deſcendre ? Je croyais que le feu était à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Écoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle eſt d'Écoſſe ?

FABRICE.

Oui, Monſieur : je ne le ſais que d'aujourd'hui ; c'eſt notre faiſeur de feuilles qui me l'a dit : car il ſait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il ſe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! J'ai donc tout perdu ſans reſſource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter, dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie !

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens; elle ſe porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'eſt que cela. Il faut que je ſorte, que j'aille, que je haſarde... oui... je le veux.

(*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avait vu Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lady ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUi, puifque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra fans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raifon ; une Écoffaife cachée ici dans ce tems de trouble ! Elle confpire contre l'État ; elle fera enlevée, l'ordre eft donné. Ah ! du moins, c'eft contre moi qu'elle confpire : c'eft de quoi je ne fuis que trop fûre. Voici André, le laquais de Mylord ; je ferai inftruite de tout mon malheur. André ! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eft-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eft pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ! ne m'en avez-vous pas apporté plufieurs de fa part ?

ANDRÉ.

Oui : mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien ! ne m'aimait-il pas à la folie, quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh ! que non, Madame, il vous aimait ſi tranquilement ! mais ici ce n'eſt pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chère Lindane ; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi; n'eſt-elle pas ſans deſſus ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui; mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi ; &, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah ! oui, Madame ; vous m'y faites penſer : vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié : . . . mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſez-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mlle. Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commiſſion eſt faite. Oh! je fais bien mes commiſſions, moi. (*Il ſort.*)

LADY ALTON *ouvre la lettre & lit.*

Liſons : *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane* ... Il ne m'en a jamais tant écrit ... *il y a deux jours, il y a un ſiècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds ; mais c'eſt pour vos ſeuls intérêts : je ſais qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent ; comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidèle, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(*Après avoir lu.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter ; elle eſt d'Écoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Écoſſe ; ſes amis agiſſent ; il court jour & nuit ; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi ; &, ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.



SCÈNE II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON, *à* Polly *qui passe de la chambre de sa maitresse dans une chambre du Caffé.*

MAdemoiselle, allez dire, tout-à-l'heure, à votre maitresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien; que je n'ai que des choses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (*Avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par* Polly.

Que voulez-vous, Madame? Venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non: je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'ayez rien; je suis riche, je suis grande Dame;

Je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas! Madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai, sans vous, une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas, au moins, à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; &, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(*Elle sort.*)

LADY ALTON, *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée quelle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste! Je suffoque.



SCÈNE III.

FRIPORT, MONROSE, *paraiſſent dans le Caffé avec* la femme de Fabrice, la ſervante, les garçons du Caffé, *qui mettent tout en ordre.* FABRICE, Lady ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici ſouvent: c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions...

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*Elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentil-homme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je ſuis!

FRIPORT.

Je paſſe mon tems à la bourſe ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant-homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encore une fois... C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE, *à Friport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? non :... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, & ſi elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien ! que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*Il prend les gazettes.*) Ah, ah ! voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom ! le Lord Falbrige mort !

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort ! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre ! le ſeul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? j'en ſuis fâché... *D'Édimbourg le 14 Avril.... On cherche par tout le Lord Monroſe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste ciel ! qu'entends-je ? hem ? que dites-vous ? Mylord Monrose condamné à....

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monrose:...lisez vous-même, je ne me trompe pas.

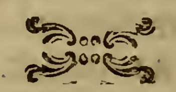
MONROSE, *lit.*

(*Froidement.*)

Oui, cela est vrai... (*A part.*) Il faut sortir d'ici ; la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre & l'enfer, conjurés ensemble, aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*A son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Eh! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vôle!

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le Lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte ; elle est fort jolie, & fort honnête.



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, un Meſſager d'État.

LE MESSAGER.

Vous vous appellez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un Caffé, & des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écoſſaiſe nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, aſſurément; & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du Gouvernement; voilà mon ordre

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Écoſſaiſe qu'on arrête! & le jour même

que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah ! pourquoi eſt-elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernement ; fi ! que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, Monſieur le meſſager d'État.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maiſon ; .. me voilà ruiné. Cette Dame de la cour avait ſes raiſons je le vois bien ... Non, non ; elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution ; c'eſ la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, m perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe ; votr maiſon ne vous appartient peut-être pas ; votre bien où eſt-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Monſieur Friport, donnerai-je les cin cents guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſ noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande ! Apparemment... Monſieur le me

ger, je dépoſe cinq-cents guinées, mille, deux-
ille, s'il le faut; voilà comme je ſuis fait. Je m'ap-
elle Friport. Je réponds de la vertu de la fille....
utant que je peux; mais il ne faudrait pas qu'elle fût
fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au
lus haut intérêt. (*Friport & le meſſager vont compter de
argent, & écrire au fond du Caffé.*)

SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé
e Monſieur Friport: mais c'eſt ſa façon. Heureux
eux qu'il prend tout d'un coup en amitié. Il n'eſt
as complimenteur; mais il rend ſervice en moins de
ems que les autres ne font des proteſtations de ſer-
ices.

MONROSE.

Il y a de belles âmes... (*A part.*) Que deviendrai-je

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre pe tite le danger qu'elle a couru.

MONROSE, *à part.*

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger qu quand il eſt paſſé.

MONROSE, *à part.*

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort!.. Qu fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI.

MONROSE, *ſeul.*

ON arrête une jeune Écoſſaiſe, une perſonne qu vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouver nement! Je ne ſais... mais cette aventure me jett dans de profondes réflexions... tout réveille l'idé de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſe ment, mes fureurs.



SCÈNE VII.

:ONROSE, *appercevant* POLLY *qui passe.*

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce... Êtes-ous cette jeune & aimable perſonne née en Écoſſe, i...

POLLY.

Oui! Monſieur, je ſuis aſſez jeune; je ſuis Écoſſe, & pour aimable, bien des gens me diſent que le ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh! non, Monſieur; il y a ſi longtems que je l'ai itté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que i oui dire, & ma mère avoit ſervi une Dame de :alité.

MONROSE.

Ah! j'entends, c'eſt vous apparemment qui ſervez

cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je m méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre maitreſſe?

POLLY.

Oui, Monſieur, c'eſt la plus douce, la plus aima ble fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi; mais j'aime mieux l ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſ famille?

POLLY.

Monſieur, ma maitreſſe veut être inconnue; ell n'a point de famille. Que me demandez-vous là Pourquoi ces queſtions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel, ſi longtems impitoyable s'il était poſſible qu'à la fin je puſſe!... Mais quell vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel e l'âge de votre maitreſſe?

POLLY.

Oh ! pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... (*A part.*) Hélas ! ce ferait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau. (*Haut.*) Dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi je n'en ai que vingt-deux: il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue ! Je ne me possède plus ; il faut, avec votre permission, que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY, *à part.*

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentil-homme. (*Haut.*) Monsieur, il est impossible que vous voyïez, à présent, ma maitresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouis-

ſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment, eſt un repos mêlé de trouble & d'amertume; de grâce, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote; je partage toutes ſes afflictions; je les diminuerai peut-être; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maitreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez; attendez encore quelques momens. Les filles qui ſe sont évanouies, ſont bien long-tems à ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il perſonne là?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble!

FABRICE

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

MONROSE, *ſe retournant.*

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous re?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur. Je m'intéreſſe à ceux i logent chez moi. Je ne ſais qui vous êtes; mais on venu me demander qui vous étiez: on rode autour la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on reſſe, on guette; & je ne ſerai point ſurpris ſi dans peu vous fait le même compliment qu'à cette jeune & ère Demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut abſolument que je lui parle avant de tir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi. Notre ami Friport ne ſerait ıt-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait ır une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne ſais... où j'étais... je vous entens à peine... Que faire? où aller, mon cher hôte? ne peux partir ſans la voir... Venez, que je vous

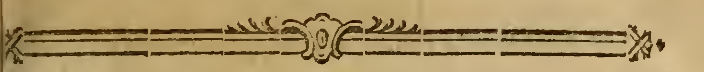
parle un moment dans quelque endroit plus solitaire & sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeun Écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin c rieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau plus honnête.

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRICE; FRÉLON, *dans le Caffé à une table*; FRIPORT, *une pipe à la main, au milieu d'eux.*

FABRICE.

E ſuis obligé de vous l'avouer, Monſieur Frélon; tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de : plus fréquenter chez nous.

FRÉLON.

Tout ce qu'on dit eſt toujours faux; quelle mouche ›us pique, Monſieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon Caffé paſ- ·a pour une boutique de poiſons.

FRIPORT, *ſe retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y penſe, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? C'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un déla teur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT, *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous? Cela paſſe la raillerie

FRÉLON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vo dis-je.

FRÉLON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre Caffé c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputatic qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion, d'un malho nête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) d'un mauvais auteur!

FRÉLON.

Monſieur Fabrice, Monſieur Fabrice, arrêtez, s vous plaît; on peut attaquer mes mœurs; mais po ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits; ſavez-vous bien, puiſqu'il fa tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir vo lu perdre Mlle Lindane?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, qu que je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'êt

Écossaise, & qui avez aussi accusé ce brave gentil-homme de là-haut, d'être Écossais.

FRÉLON.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette Dame si colère qui est venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus ; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet ? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je sors. Mon ami, je le sais : il me revient toujours dans la tête une idée de votre jeune Écossaise : je reviendrai incessamment ; oui, je reviendrai ; je veux lui parler sérieusement ; serviteur. Cette Écossaise est belle & honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

Lord MURRAI, *penſif & agité;* FRÉLON, *lui faiſant la révérence, qu'il ne regarde pas;* FABRICE, *s'éloignant par reſpect.*

LORD MURRAI, *à* Fabrice, *d'un air diſtrait.*

JE ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave & honnête-homme; comment ſe porte cette belle & reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu: mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI, *à part.*

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te ſervir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés. Grâces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. (*A Fabrice.*) Ami, laiſſez-moi parler en particulier à cet homme. (*En montrant* Frélon.)

FRÉLON, *à Fabrice.*

Eh bien! tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en ſortant.*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, *à Frélon.*

Mon ami!

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un ome?...

LORD MURRAI.

Non: il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui vez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentil-omme venu d'Écosse; c'est vous qui l'avez dépeint, ui êtes allé faire le même rapport aux gens du Minis-e d'État.

FRÉLON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le savoir: je ne re-arde pas à l'intention; on prétend que vous vouliez uire, & que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour e bien que vous avez fait: mais si vous vous avisez ja-nais de prononcer le nom de cet homme, & de Ma-lemoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres le votre grenier. Allez.

FRÉLON.

Grand-merci, Monseigneur. Tout le monde me dit les injures, & me donne de l'argent; je suis bien plus habile que je ne croyais.



SCÈNE III.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *ſeul un moment.*

UN vieux gentil-homme arrivé d'Écoſſe, Lindan née dans le même pays ! Hélas ! s'il était poſſible qu je puſſe réparer les torts de mon père ! ſi le ciel per mettait ! ... Entrons. (*A* Polly *qui ſort de la chambre a* Lindane.) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée qu j'aie paſſé tant de tems ſans venir ici ? deux jours en tiers ! ... je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne le avais employés pour la reſpectable fille de Mylor Monroſe ; les Miniſtres étaient à Windſor, il a fallu courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis mes prières, & que tu m'appris le ſecret de ſa nai ſance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maitreſſe me l'avait tan défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, j mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſ aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, & je m ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin d mes forces pour la ſecourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juſte ciel! la fille de Monroſe dans la pauvreté! malheureux que je ſuis! que m'as-tu dit? combien je ſuis coupable! que je vais tout réparer! que ſon ſort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte; jetons-nous à ſes pieds: c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! Mylord! gardez-vous-en bien: elle eſt actuellement avec un gentil-homme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

LORD MURRAI.

Quel eſt-il, ce vieux gentil-homme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée! Juſte ciel! pourrais-tu faire que cet homme ne fût ce que je déſire qu'il ſoit? Et que ſe diſaient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir; & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCÈNE IV.

Lady ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà ſûre de votre inconſtance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſûre de tout. (*A part.*) Quel contretems effroyable!

LADY ALTON.

Monſtre, perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être: ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promeſſe de mariage, ſcélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand

je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les grâces.

LADY ALTON.

Traître ! tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est, je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout; des hommes plus puissans que vous, sont instruits de tout; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude,

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous : un mot, expliquez-vous, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUE prétend cette Furie ? Que la jalouſie eſt affreuſe ! O ciel ! fais que je ſois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger ; que veut-elle dire ? ſait-elle quelque choſe ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maitreſſe eſt arrêtée par l'ordre du Gouvernement ; je crois que je le ſuis auſſi ; & ſans un gros homme, qui eſt la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer

de n'en rien dire : mais le moyen de ſe taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maitreſſe eſt toujours ſuſpect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la ſienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout réparer ; la vertu m'inſpirait ; le crime s'oppoſe à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'allarme point ta maitreſſe ; je cours chez le Miniſtre ; je vais tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours, & je revôle. Dis-lui bien que je m'éloigne, parce que je l'adore. (*Il ſort.*)

POLLY, *ſeule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE. (POLLY *reſte un moment, & ſort à un ſigne que lui fait ſa maitreſſe.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'hor-

reurs, perſécutée, errante, & ſi malheureuſe avec des ſentimens ſi nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentimens mêmes à mes malheurs; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la molleſſe, cette âme, qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauds dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au ſilence; il eſt proſcrit lui-même; on le cherche; je l'expoſerai peut-être, ſi je me nommais; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement: mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi, du moins, quel âge vous aviez quand la deſtinée cruelle vous ſépara de votre père, qui fut depuis ſi malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu, qui avez pitié de moi! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment, & quel souvenir! Chère & malheureuse épouse!.. Fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? Est-ce un songe? C'est le portrait même de ma mère; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fend, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mère; & je suis ce père infor-

tuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine ! Où ſuis-je ? Je tombe à vos genoux ! Voici le premier inſtant heureux de ma vie ... O mon père ! .. hélas ! comment oſez-vous venir dans cette ville ? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon ; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait, par ſon crédit, me tirer de l'abîme où je ſuis, qui me l'avait promis ; j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écoſſe, que ma tête y eſt à prix. C'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore ; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne haſarde qu'un reſte de jours déja proſcrits.

LINDANE, *à part.*

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? (*Haut.*) Ah, mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez .... Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve. ... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous ... & pour moi ... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous ... oui, à tout ... je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque isle affreuse des Orcades ; je vous servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai ... C'en est fait ; partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien! l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, & recevez encore mes embrassemens & mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly ; je ne reverrai plu Mylord Murrai : je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle : vous le reverrez dan quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! & il ne m'a point vue ! c'est-là le combl O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plutôt

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestab Mylady Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me brave

près avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire ! 'eut-on plus indignement ſe voir outrager ? Va, ſois ûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma 'ie n'était pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc ; je vous ure que Mylord....

LINDANE.

Lui perfide ! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes ! 'ère infortuné, je ne penſerai deſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'eſt oint perfide, que c'eſt le plus aimable homme du nonde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en . donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſais où e vais ; je ne ſais ce que je deviendrai ; mais, ſans loute, je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chère naitreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on 'ous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi : ne me parle point de Mylord : Hélas !

quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gen til-homme que tu as vu avec moi...

POLLY.

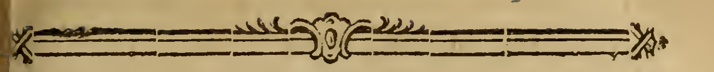
Eh bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs m suffoquent. Suis-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait vo-e paquet; vous nous quittez...

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois ınt, vous qui avez déployé un caractère si généreux, ous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir econnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma ie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que a? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il e faut point vous en aller; est-ce que vous craignez uelque chose? Vous avez tort; une fille n'a rien à raindre.

FABRICE.

Monsieur Friport, ce vieux gentil-homme qui est de on pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait,

& ce Monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſembl
je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleu
rer! Les yeux n'ont point été donnés à l'homme po
cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas; &
quoiqu'elle ſoit fière, comme je le lui ai dit, elle e
ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux qu
vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſell
Je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouv
rons peut-être un jour; que ſait-on? Ne manquez pa
de m'écrire,... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiſſance;
ſi jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bi
née. Je ſerai très-aiſe de recevoir de vos lettres. N'all
pas y mettre de l'eſprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez: mais je ſonge que vo
ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution
Monſieur Friport, & qu'il perd cinq-cents guinées,
vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel! autre infortune! autre humiliation! quo
il faudrait que je fuſſe enchaînée ici, & que Mylord,
& mon père...

FRIPORT, *à Fabrice.*

Oh! qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne ſa

uoi qui me touche, qu'elle parte, ſi elle en a envie; il e faut point gêner les filles; je me ſoucie de cinq-cents uinées comme de rien. (*Bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq-cents autres guinées dans ſa valiſe. Allez, Mademoiſelle, partez quand il vous plaira; écrivez-noi; revoyez-moi, quand vous reviendrez:... car j'ai onçu pour vous beaucoup d'eſtime & d'affection.

SCÈNE II.

Lord MURRAI, & ſes gens, *dans l'enfoncement;* LINDANE, & les Acteurs précédens, *ſur le devant.*

LORD MURRAI, *à ſes gens.*

RESTEZ ici, vous. Vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il era ſcellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. (*Il tire un papier de ſa poche & le lit.*) Quel bonheur d'aſſurer le bonheur le Lindane!

LINDANE, *à Polly.*

Hélas! en le voyant, je me ſens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord-là vient toujours mal-à-propos; il eſt ſi beau & ſi bien mis, qu'il me déplait ſouverainement: mais, après tout, que cela me fait-il? J'ai quelque affection; ... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point, sans vous témoigner encore m reconnaissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non: point de ces cérémonies-là; vous m'at tendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point :. je vous verrai pourtant encore une fois: je resterai dan la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice aider ce bon gentil-homme de là-haut. Je me sens vous dis-je, de la bonne volonté pour cette De moiselle.

SCÈNE III.

Lord MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votr vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous con vient pas; une plus digne de vous vous attend. Quoi belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez Quel est ce gros homme qui vous parlait? Vous aurai il causé quelque chagrin ? Il en porterait la peine su l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossière ment vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon crue malheur; qui ne m'a point abandonnée; qui n'a pas in sult

ité à mes difgrâces; qui n'a point parlé ici long tems
ma rivale, en dédaignant de me voir; qui, s'il m'a-
ait aimée, n'aurait point paffé trois jours fans m'é-
rire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mé-
ter le moindre de vos reproches. Je n'ai été abfent
ne pour vous, je n'ai fongé qu'à vous, je vous ai fer-
e malgré vous. Si, en revenant ici, j'ai trouvé cette
mme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre,
ne me fuis échappé un moment que pour prévenir
s deffeins funeftes. Grand Dieu! moi ne vous avoir
s écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; fa
échanceté augmente encore, s'il fe peut, ma ten-
effe: qu'elle rappelle la vôtre. Ah, cruelle! pourquoi
avez-vous caché votre nom illuftre, & l'état mal-
ureux où vous êtes, fi peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahiffiez vous-même; je vous ai fervie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connaiſſez; vous ſavez quell haîne a toujours diviſé nos deux maiſons; votre pèr a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à ce état que j'ai voulu vous cacher; & vous ſon fils! vous vous oſez m'aimer!

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'eſt à mon amour réparer les cruautés de mon père : c'eſt une juſtic de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon ſan eſt à vous. Confondons enſemble deux noms enne mis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Pui ſent les remords & l'amour du fils réparer les faute du père!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quit pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous m verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vo m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiſelle; j'y mettr bon ordre. Vous prenez toujours des réſolutions déſe pérées. Mylord, ſecondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh! qui a pu vous inſpirer le deſſein de me fuir, c gendre tous mes ſoins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père? Eh! où eſt-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il eſt ici; il m'emmène: c'en eſt fait.

LORD MURRAI.

Non; je jure par vous, qu'il ne vous enlèvera pas; il eſt ici? conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voye; il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs, en vous arrachant la vie; & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

LORD MURRAI.

La vôtre eſt plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*En ſe retournant.*) Quoi! on n'eſt pas encore revenu? Ciel! que le mal ſe fait rapidement, & le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher. Si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre: écartez-vous; du moins, pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah! que c'eſt avec regret! mais vous m'y forcez; je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique con ſolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous aban donnerai jamais. Cependant, daignez ſouffrir que je reſt encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir preſſé vous-même de partir après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts o nous allons cacher nos diſgrâces! Avez-vous changé d deſſein? avez-vous retrouvé & perdu, en ſi peu d tems, le ſentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable;... je vou ſuivrai;... mais, encore une fois, attendez quelqu tems; accordez cette grâce à celle qui vous doit de jours ſi remplis d'orages; ne me refuſez pas des inſtan précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, & vous les perdez; ſon gez-vous que nous ſommes à chaque moment en dan ger d'être découverts, que vous ayez été arrêtée, qu'o

me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi ; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé :.. cependant j'avais quelque eſpoir. ... N'importe ; vous êtes mon père, je vous ſuis. Ah, malheureuſe !

SCÈNE V.

FRIPORT & FABRICE *paraiſſent d'un côté, tandis que* MONROSE & ſa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT, *à Fabrice.*

SA ſuivante a pourtant remis ſon paquet dans ſa chambre; elles ne partiront point, j'en ſuis bien-aiſe : je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point; mais elle eſt ſi bien née, que je la voyais partir avec une eſpèce d'inquiétude, que je n'ai jamais ſentie, une eſpèce de trouble,... je ne ſais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Friport.*

Adieu, Monſieur : nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre-humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame ? Je n'approuve

point cela : vous devriez rester : il me vient des idée
qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens ; le Lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de par chemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soye béni, ô ciel qui m'avez secondé !

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? Que ce homme me choque avec ses grâces !

MONROSE, *à sa fille, tandis que Mylord* Murra *parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est ... ô ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est Mylord Murrai, le plus galant-homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vien encore insulter à tant de malheurs ! (*Il tire son épée.*) I aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? Arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſiez ?

FABRICE, *ſe jetant au devant de* Monroſe.

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure : vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher les gens de ſe battre, quand ils en ont envie ? Les volontés ſont libres ; laiſſez-les faire.

LORD MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à* Monroſe.

Vous êtes le père de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel ; achève de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encore une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas : j'ai de quoi le déſarmer. (*Il tire ſon épée.*)

LINDANE, *entre les bras de* Polly.

Cruel !... vous oſeriez !...

LORD MURRAI.

Oui, j'oſe... Père de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de votre ennemi : (*Il jette ſon épée.*) c'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre!

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main : mais, de l'autre, pre nez cet écrit; lisez, & connaissez-moi. (*Il lui donne l rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je? ma grâce! le rétablissement de ma mai son! O ciel! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, qu je dois tout? Ah, mon bienfaiteur!.. (*Il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah, que je suis heureuse! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnaître tant de générosité?

LORD MURRAI, *en montrant* Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi : mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains; & cela fait plaisir.

Fin du cinquième & dernier acte.

SOCRATE;

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'Anglais de feu M. THOMPSON.

H v

PRÉFACE DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

ON a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la Scène. C'eſt une injure faite au genre-humain; elle doit être repouſſée, & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompſon.* Le célèbre *Addiſſon* avoit balancé long-tems entre ce ſujet & celui de *Caton. Addiſſon* penſait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-deſſus. Il diſait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton.* Ce ſage Grec, diſait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, & d'abandonner le poſte où Dieu

nous a placés. Enfin *Addiſſon* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyr de la ſageſſe. Mais le Chevalier *Richard Steele* lui perſuada que le ſujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, & ſur-tout plus convenable à ſa nation dans un tems de trouble.

En effet, la mort de *Socrate* aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne perſécute perſonne pour ſa Religion, & où la tolérance a ſi prodigieuſement augmenté la population & les richeſſes, ainſi que dans la Hollande, ma chère patrie. *Richard Steele* dit expreſſément dans le *Tatler*, qu'*on doit choiſir pour le ſujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le ſuccès de *Caton* ayant enhardi *Addiſſon*, il jeta enfin ſur le papier l'eſquiſſe de la mort de *Socrate*, en trois actes. La place de Secrétaire d'État qu'il occupa quelque tems après, lui déroba le tems dont il avait beſoin pour finir cet ouvrage. Il donna ſon manuſcrit à M. *Thompſon* ſon élève; celui-ci n'oſa pas d'abord traiter un ſujet ſi grave & ſi dénué de tout ce qui eſt en poſſeſſion de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, &c. & finit sa carrière par la mort de *Socrate*, qu'il écrivit en prose, scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis, M. *Dodington*, & M. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespear*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, & l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'Aréopage, & de faire, en un mot, de cette pièce, une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté ; & quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, & l'autre à l'*Iliade*. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du sergent

le loi, *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs, ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson* à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en Hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons, parmi nos pédans, aucun pédant aussi odieux, & aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en Français, & je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original. *A Amsterdam 1755.*

Depuis ce tems on a représenté la mort de *Socrate* à Londres; mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, Grand-Prêtre de Cérès.

MELITUS, un des Juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de Socrate.

AGLAÉ, jeune Athénienne, élevée par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien, élevé par Socrate.

DRIXA, Marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE & ACROS, }

Juges.

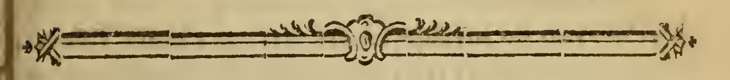
Disciples de Socrate.

Pédants protégés par Anitus, au nombre de trois.



SOCRATE,

DRAME.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous ſavez combien d'argent je vous ai fait gâgner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, & j'eſpère que vous ferez votre devoir dans cette grande occaſion.

DRIXA.

Oui, ſans doute, Monſeigneur, pourvu que vou nous en faſſiez gâgner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, Madame Drixa, deux beaux tapis de Perſe : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelâbres d'argent ; & à vous, une demi-douzaine de robes.

TERPANDRE.

Cela eſt un peu fort ; mais, Monſeigneur, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter votre ſainte protection.

ANITUS.

Vous regâgnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des Dieux. Donnez beaucoup & vous recevrez beaucoup : & ſur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point aſſez de vœux, & qui ne préſentent pas aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais ; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis ; les Dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes ! & comptez que vous proſpérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes ſûrs, car vous l'avez dit.

SCÈNE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

EH bien ! ma chère Madame Drixa, je crois que ɔus ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; ais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons enmble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh ! Monseigneur, je ne suis point jalouse; & pourvu ıe le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand ıi eu l'honneur d'être une de vos maitresses, j'ai joui une grande considération dans Athènes. Si vous mez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe, femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donːrait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits r moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme ıt élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé soit encore ıtre ses mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xanɔpe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau ɔphronime & la belle Aglaé sont fort mal entre les ains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère Madame Drixa, que iélitus & moi, nous perdrons cet homme dangereux, ıi ne prêche que la vertu & la Divinité, & qui s'est

osé moquer de certaines aventures arrivées aux my
tères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agathoi
père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Agl
est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épou
Aglaé, & que je ménage Socrate.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune hor
me. Mais comment Agathon a-t-il pu laisser sa fille ent
les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet i
supportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gen
& qui les empêche de fréquenter les courtisannes
les mystères?

ANITUS.

Agathon était entiché des mêmes principes. C'était
de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autı
mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle & d'u
autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui pens
avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils ont adoré
Divinité, secouru l'Humanité, cultivé l'amitié, & é
dié la philosophie; de ces gens qui prétendent insole
ment que les Dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le f
d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui tro
vent à redire que les prêtres sacrifient des filles,
passent la nuit avec elles selon le besoin: vous sen
que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouff
Je voudrais avoir déjà étranglé Socrate. Cependant
vais lui parler sous ces portiques, & conclurre avec
l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je vo

ifle, & je vais parler de mon jeune homme à Xan-
ppe.

ANITUS.

Les Dieux vous conduifent, ma chère Drixa; fer-
ez-les toujours, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis
e Perfe.

SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

EH! bon jour, mon cher Socrate, le favori des Dieux
: le plus fage des mortels. Je me fens élevé au-deffus
e moi-même toutes les fois que je vous vois; & je
ɛfpecte dans vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je fuis un homme fimple, dépourvu de fcience &
lein de faibleffes comme les autres. C'eft beaucoup,
vous me fupportez.

ANITUS.

Vous fupporter! je vous admire: je voudrais vous
ɛffembler, s'il était poffible: & c'eft pour être plus fou-
ent témoin de vos vertus, pour entendre plus fouvent
os leçons, que je veux époufer votre belle pupille
ıglaé, dont la deftinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eft vrai que fon père Agathon, qui était mon ami,

c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me conf
par ſon teſtament, cette aimable & vertueuſe orpl
line.

ANITUS.

Avec des richeſſes conſidérables? car on dit que c
le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'eſt ſur quoi je ne peux vous donner aucun écl
ciſſement. Son père, ce tendre ami, dont les volon
me ſont ſacrées, m'a défendu par ce même teſtam
de divulguer l'état de la fortune de ſa fille.

ANITUS.

Ce reſpect pour les dernières volontés d'un ami,
cette diſcrétion, ſont dignes de votre belle âme. M
on ſait aſſez qu'Agathon était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, ſi les richeſſes ſont une fav
de l'Être ſuprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronin
lui fait la cour à cauſe de ſa fortune. Mais je ſuis p
ſuadé que vous éconduirez un pareil perſonnage,
qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je ſais ce que je dois penſer d'un homme com
vous : mais ce n'eſt pas à moi de gêner les ſentim
d'Aglaé. Je lui ſers de père, je ne ſuis point ſon maît
elle doit diſpoſer de ſon cœur. Je regarde la contrai
comme un attentat. Parlez-lui : ſi elle écoute vos p
poſitions, je ſouſcris à ſes volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme; ıs doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé; ısi, je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que ınd elles le sont.

SCÈNE IV.

;OCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

Enez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. ilà un homme des plus considérables qui s'offre ır être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de ıs expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'ap- uve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*Il sort.*)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande ıfiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois: il me sert de père, & il forme mon âme.

ANITUS.

Eh bien ! s'il dirige vos ſentimens, pourriez-vou me dire ce que vous penſez de Cérès, de Cybèle, d Vénus ?

AGLAÉ.

Hélas ! j'en penſerai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'eſt bien dit : vous ferez auſſi tout ce que je vou drai ?

AGLAÉ.

Non ; l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à not union ; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vo ſavez quels ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous co naiſſez mon rang & mon crédit ; vous voyez que m bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d' mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce gran homme qui ſort d'ici, m'a inſtruite à ne diſſimuler j mais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte v tre dignité ; je connais peu votre perſonne, & je peux me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah, cruel Aglaé ! vous ne le voulez donc pas ?

AGLAÉ.

Il eſt vrai ; je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je ois trop que Socrate me trahit; c'eſt lui qui dicte vo-e réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce :une Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès enfance ; Socrate lui ſert de père, comme à moi. So-hronime eſt plein de grâces & de vertus. Je l'aime; en ſuis aimée; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme: ıais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous ſez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'oſe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus :ai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec i, vous refuſez ſa main ?

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſ-end votre engagement avec lui ?

AGLAÉ.

Non aſſurément; car n'ayant jamais cherché à vous aire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les Dieux en préfé-

rant un profane, comme Sophronime, à un minist
des autels ?

AGLAÉ.

Point du tout; je suis persuadée que l'Être suprêm
se soucie fort peu que je vous épouse, ou non.

ANITUS.

L'Être suprême ! ma chère fille; ce n'est pas ain
qu'il faut parler, vous devez dire les Dieux & l
Déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sen
mens dangereux, & je sais trop qui vous les a inspiré
Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, pe
vous punir d'avoir méprisé son culte & son ministre

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que C
rès préside aux bleds; je le veux croire : mais elle n
se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enf
j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à n
point épouser Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue; & j'en suis très-fâchée

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradiction
Écoutez : je vous aime; j'ai voulu faire votre bonhe
& vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, n
m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune; song
qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageu
que la jeunesse passe, & que la fortune reste; que l
richesses & les honneurs doivent être votre uniq

bu

ut; que je vous parle de la part des Dieux & des Déeſſes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inſpire, & j'eſpère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; ſouvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouſer Sophronime.

AGLAÉ.

C'eſt à moi que je me le ſuis promis, non à vous.

(*Anitus ſort.*)

(*Aglaé ſeule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne ſais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime. Hélas ! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendriſſement.

SCÈNE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHÈRE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, & vos yeux ſemblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il eſt l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'averſion qu'il m'inſpirait, avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas! ferait-ce à lui que je dois imputer les pleu qui obscurcissent vos yeux?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophr nime: il n'y a que vous qui puissiez faire couler m larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux! moi qui voudrais les payer mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'êt aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudr mourir pour vous! moi, j'aurais à me reprocher d'av jeté un moment d'amertume sur votre vie! Vous pl rez, & j'en suis la cause! qu'ai-je donc fait? quel cri ai-je commis?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure, pa que vous méritez toute ma tendresse, parce que vc l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés! Nc je ne le puis croire; vous m'aimez; vous ne pour changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, je ne puis vous rendre heureux. J'espérais: mais fortune m'a trompée; je jure que, ne pouvant êtr

ous, je ne ferai à perfonne. Je l'ai déclaré à cet Ani-
us qui me recherche & que je méprife; je vous le
léclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, &
le l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puifque vous m'aimez, je dois vivre : mais fi vous
ne refufez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé,
u nom de tant d'amour, au nom de vos charmes &
e vos vertus, expliquez-moi ce myftère funefte.

SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

Ô SOCRATE, mon maître, mon père ! je me vois
i le plus infortuné des hommes entre les deux êtres
ır qui je refpire; c'eft vous qui m'avez appris la fa-
effe; c'eft Aglaé qui m'a appris à fentir l'amour. Vous
vez donné votre confentement à notre hymen : la
elle Aglaé, qui femblait le defirer, me refufe, & en
e difant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard
ns le cœur. Elle rompt notre hymen, fans m'appren-
e la caufe d'un fi cruel caprice; ou empêchez mon
alheur, ou apprenez-moi, s'il eft poffible, à le fou-
nir.

SOCRATE.

Aglaé eſt maitreſſe de ſes volontés; ſon père m'a fait ſon tuteur, & non pas ſon tyran; je faiſais mon bonheur de vous unir enſemble. Si elle a changé d'avis, j'en ſuis ſurpris, j'en ſuis affligé. Mais il faut écouter ſes raiſons: ſi elles ſont juſtes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être juſtes.

AGLAÉ.

Elles le ſont, du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le teſtament ſecret de mon père, ſage & généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laiſſait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deſſein de donner cette fortune à votre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne poſſède pour toute richeſſe que ſa vertu: vous avez approuvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon âme à Xantippe votre femme, & auſſi-tôt cet état a diſparu. Elle m'a traitée de viſionnaire. Elle m'a montré le teſtament de mon père, qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'

ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma miſère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien ; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits : mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi ! Non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter ; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrette de vous avoir montré ce teſtament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée. J'ai vu de mes yeux ma miſère. L'écriture de mon père m'eſt aſſez connue. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſais travailler de mes mains ; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, âme tendre, âme

ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate; un pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'hom me. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vou daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectabl eſt au-deſſus du trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſ ſent; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cett vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont ét mieux récompenſés; jamais mon eſpérance n'a été plu remplie. Mais encore une fois, Aglaé, croyez-moi ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus rich que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi qu votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé u bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate: il dit expreſſément dans ſon teſt ment qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vo a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sc phronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux ſi gner le contrat tout-à-l'heure.



SCÈNE VII.

OCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amuſez point ıx viſions de mon mari; la philoſophie eſt fort bonne, uand on eſt à ſon aiſe; mais vous n'avez rien; il faut ivre: vous philoſopherez après. J'ai conclu votre maage avec Anitus, digne prêtre, homme puiſſant, omme de crédit; venez, ſuivez-moi; il ne faut ni lenur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéiſſe, & vîte; 'eſt pour votre bien, ne raiſonnez pas, & ſuivezıoi.

SOPHRONIME.

Ah, ciel! Ah, chère Aglaé!

SOCRATE.

Laiſſez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonıeur.

XANTIPPE.

Comment! qu'on me laiſſe dire! Vraiment! je le préends bien, & ſur-tout, qu'on me laiſſe faire. C'eſt bien à vous, avec votre ſageſſe & votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaiſes qui ne ſont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires

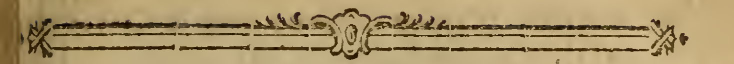
de ce monde; & vous êtes trop heureux que je vou gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établiffe Et vous qui reftez-là tout étonné, j'ai auffi votre affaire Drixa eft votre fait; vous me remercierez tous deux tout fera conclu dans la minute; je fuis expéditive, n perdons point de tems. Tout cela devrait déjà être ter miné.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez-lui tout forte de déférence; il faut lui complaire, puifqu'on n peut la corriger. C'eft le triomphe de la raifon de bie vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne peux croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts, comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé. C'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis; je sais toutes leurs ca-

lomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bier aux hommes, & qu'on n'offenſe point le Ciel, on n redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'eſt plus vrai ; mais je mourrais de douleur ſi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vou forcer de mettre en uſage votre héroïque conſtance.

SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MON bienfaiteur, mon père, homme au-deſſu des hommes, j'embraſſe vos genoux. Secondez-moi Sophronime ; c'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie au dépens de ſa fortune, qui paye ma dot, qui ſe priv pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non nous ne le ſouffrirons pas ; nous ne ſerons pas riches ce prix. Plus notre cœur eſt reconnaiſſant, plus nou devons imiter la nobleſſe du ſien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi com me elle ; nous ſentons également vos bienfaits. Nou vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez nous comme vos enfans ; mais que vos enfans ne vou ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand de biens ; c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi ! vous n'ête pas riche, & vous faites ce que les puiſſans de la terre

ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Écoutez-moi; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis; je trahirais l'amitié & la confiance, ſi je faiſais moins. J'ai accepté ſon teſtament, je l'exécute; le peu que je vous donne eſt inutile à ma vieilleſſe, qui eſt ſans beſoins. Enfin, ſi j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'eſt moi qui le ſuis aujourd'hui; c'eſt moi qui par ce nom ſacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refuſant. Mais retirez-vous; j'apperçois Xantippe. J'ai mes raiſons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah! que vous nous ordonnez des choſes cruelles!

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment, vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre! Par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de ſottiſes! Je

promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les Grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes Dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans? qui paiera vos médecins, quand vous serez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & son parti, que vous auriez eus pour vous, s'attacheront à vous persécuter, comme ils ont fait tant de fois? Le Ciel confonde les philosophes & la philosophie, & ma sotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des lisières: vous raisonnez sans cesse, & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve; rompez dans l'instant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, & avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment, & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les loix; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à

payer, parce que je ſuis ſobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philoſophie que vous me reprochez, elle m'enſeigne à ſouffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

XANTIPPE, *ſeul.*

LE vieux fou! il faut que je l'eſtime malgré moi; car, après tout, il y a je ne ſais quoi de grand dans ſa folie. Le ſang-froid de ſes extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impoſe, & je ſuis toute confondue; eſt-ce qu'il y aurait dans cette âme-là quelque choſe de ſupérieur à la mienne?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien! Madame Xantippe, voilà comme vous êtes maitreſſe chez vous! Fi! que cela eſt lâche de ſe laiſſer gouverner par ſon mari! Ce maudit Socrate m'en-

lève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ? il me le paiera, le traître !

XANTIPPE.

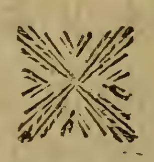
Ma pauvre Madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille, je le sais bien ; mais, dans le fond, c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger ; je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir ; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.



SCÈNE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

NOs injures ſont communes, reſpectable Anitus; vous êtes trahi comme moi. Ce mal-honnête homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous déſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention : le Ciel y eſt intéreſſé; cet homme mépriſe, ſans doute, les Dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déja intenté contre lui quelques accuſations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler; nous le mettrons en danger de ſa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, & qu'il vous rende votre beau Sophronime; par-là nous remplirons tous nos devoirs; il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maitreſſe, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la ſageſſe elle-même. Il faut que quelque Divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous; que faut-il faire?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront poi aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchai homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui : mais il est encore plus l'ennemi de Socrat C'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits d l'Aréopage contre moi : mais nous nous réunisson toujours, quand il s'agit de perdre ces faux sages capa bles d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui assurément, Monseigneur ; j'aime l'argent & l plaisir de tout mon cœur : mais, en fait de dévotion je ne cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelques dévots du peuple avec vous &, quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gâgner ? Nous somme prêts.

ACROS.

Oui : mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuse hardiment de ne point croire aux Dieux : c'est le plu court.

DRIXA.

Oh ! laiſſez-moi faire.

ANITUS.

Vous ſerez parfaitement ſecondés. Allez ſous ces ortiques ameuter vos amis. Je vais cependant inſtruire uelques gazetiers de controverſe qui viennent ſou-ent dîner chez moi. Ce ſont des gens bien mépriſa-les, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occa-on, quand ils ſont bien dirigés. Il faut ſe ſervir de out pour faire triompher la bonne cauſe. Allez, mes hers amis : recommandez-vous à Cérès; vous vien-rez crier au ſignal que je donnerai. C'eſt le ſûr moyen e gâgner le ciel, & ſur-tout de vivre heureux ſur la rre.

SCÈNE VII.

ANITUS, GRAFIOS, CHOMOS, BERTILLOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Grafios, profond Chomos, délicat Bertillos, avez-vous fait, contre ce méchant Socrate, es petits ouvrages que je vous ai commandés ?

GRAFIOS.

J'ai travaillé, Monſeigneur; il ne s'en relevera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui : il eſt confondu.

BERTILLOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Grafios. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel. Vous pourriez laſſer la patience de la cour.

GRAFIOS.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'âme eſt une quinte-eſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès fait des miracles, & que par conséquent Socrate eſt un ennemi de l'État, qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe Je vous réponds que vous ſerez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

GRAFIOS.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation ; & tout ce que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien ? ſavant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer

›ut le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin épandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille ! Portez cette pièce au quatrième juge ; 'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, & qui ous entendra parfaitement. Et vous, Bertillos ?

BERTILLOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le caos. Je fais voir adroitement, en paſſant du cahos aux :ux olympiques, que Socrate pervertit la Jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable ! Allez, de ma part, chez le ſeptième ıge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. *A part.*) Bon : voici déja Mélitus, le chef des onze, ui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec ii ; nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.

SCÈNE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Sorate.

MÉLITUS.

Monſieur le prêtre, il y a long-tems que j'y penſe ; ıniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins ıouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux; mai en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la Ré publique.

MÉLITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici; je sais qu vous êtes un fripon; vous ne me regardez pas comm un honnête-homme; je ne peux vous nuire, parce qu vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre parce que je suis grand-juge: mais Socrate peut no faire tort à l'un & à l'autre en nous démasquant; no devons donc commencer vous & moi par le faire mo rir; & puis nous verrons comment nous pourrons no exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS.

On ne peut mieux parler. (*A part.*) Hom! que voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel, le bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, l ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & consult son foie tout à mon aise!

MÉLITUS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de sacrificate dans la geole, & lui faire avaler une pinte de ciguë mon plaisir?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami: voilà vos camarades qui avan cent; j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami: comptez sur moi comm sur vous-même dans ce moment; mais rancune tenan toujours.

SCÈNE IX.

NITUS, MÉLITUS, quelques Juges d'Athènes qui paſſent ſous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

ƆRIXA, TERPANDRE, & ACROS, *enſemble.*

USTICE, juſtice, ſcandale, impiété, juſtice, juſtice, ·eligion, impiété, juſtice

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-ɔus?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Juſtice, au nom du peuple.

MÉLITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MÉLITUS.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'eſt pas d'aujourd'hui ı'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en ſais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour ſe ıarier.

ACROS.

Oui, il corrompt la Jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérè Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutile dans temple.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent que quefois : cela eſt vrai ; c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique ; il nie la pluralité des Dieux il eſt déiſte : il ne croit qu'un ſeul Dieu ; c'eſt un athé

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt hérétique, déiſte, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accuſations très-graves, & très-vraiſem blables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous no dites.

ANITUS.

L'État eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreu impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute ; je l'ai entendu faire de plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pa d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout-à l'heure ?

LES JUGES, *enſemble.*

Oui, en priſon ; vîte, en priſon.

MÉLITUS.

Huiſſiers, amenez à l'inſtant Socrate en priſon.

DRIXA.

Et qu'enſuite il ſoit brûlé ſans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons nfreindre la loi.

ANITUS.

C'eſt ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut entendre, mais ne ſe pas laiſſer ſurprendre à ce qu'il ira; car vous ſavez que ces philoſophes ſont d'une ıbtilité diabolique: ce ſont eux qui ont troublé tous s États où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En priſon, en priſon.

SCÈNE X.

'ous les Acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

XANTIPPE.

EH, miſéricorde! on traîne mon mari en priſon; n'a-ez-vous pas honte, Meſſieurs les juges, de traiter ainſi n homme de ſon âge? quel mal a-t-il pu faire? il en eſt ıcapable; hélas! il eſt plus bête que méchant (*a*). Meſ-

(*a*) On prétend que la ſervante de *la Fontaine* en diſait au-ant de ſon maître. Ce n'eſt pas la faute de M. *Thompſon*, ſi *Xantippe* l'a dit avant cette ſervante. M. *Thompſon* a peint *Xantippe* telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

ſieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mo mari, que vous vous attireriez quelque méchante affair Voilà ce que c'eſt que de doter des filles! Que je ſui malheureuſe!

SOPHRONIME.

Ah! Meſſieurs, reſpectez ſa vieilleſſe & ſa vertu chargez-moi de fers. Je ſuis prêt à donner ma liberté ma vie pour la ſienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en priſon au lieu de lui: nous mour rons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien ſur le plus juſt & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vo victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la Jeuneſſe.

SOCRATE.

Ceſſez, ma femme, ceſſez, mes enfans, de vou oppoſer à la volonté du ciel: elle ſe manifeſte par l'or gane des loix. Quiconque réſiſte à la loi, eſt indign d'être citoyen. Dieu veut que je ſois chargé de fers je me ſoumets à ſes décrets ſans murmure. Dans m maiſon, dans Athènes, dans les cachots, je ſuis également libre: &, puiſque je vois en vous tant de reconnaiſſance & tant d'amitié, je ſuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans ſa chambre o dans la priſon d'Athènes? Tout eſt dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raiſonneur.

ANITUS.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet
›mme montre de bonnes dispositions Je pourrais me
ıtter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment
ı particulier, & ordonnez que sa femme & ces jeunes
ns se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous
uvez lui parler, avant qu'il comparaisse devant notre
bunal.

SCÈNE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

ERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous
ir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, & je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment! je suis persuadé que vous avez déjà beau-
ıp fait.

ANITUS.

Écoutez; votre situation est plus dangereuse que
ıs ne pensez: il y va de votre vie.

SOCRATE.

l s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'eſt peu pour votre âme intrépide & ſublime; c'e tout aux yeux de ceux qui chériſſent, comme moi, v tre vertu. Croyez-moi; de quelque philoſophie q votre âme ſoit armée, il eſt dur de périr par le derni ſupplice. Ce n'eſt pas tout; votre réputation, qui d vous être chère, ſera flétrie dans tous les ſiècles. No ſeulement tous les dévots & toutes les dévotes rirc de votre mort, vous inſulteront; allumeront le bûch ſi on vous brûle; ſerreront la corde, ſi on vous étrang broieront la ciguë, ſi on vous empoiſonne : mais rendront votre mémoire exécrable à tout l'aver Vous pouvez aiſément détourner de vous une fin ſi neſte; je vous réponds de vous ſauver la vie, & mê de vous faire déclarer par les juges le plus ſage hommes, ainſi que vous l'avez été par l'oracle d pollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'ente nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sopł nime. Vous jouirez d'une vieilleſſe paiſible & hono & les Dieux & les Déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

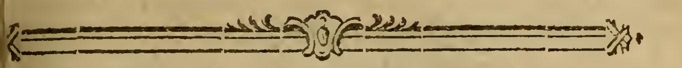
Huiſſiers, conduiſez-moi en priſon ſans tarder vantage.

(On l'emmène.

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible; ce n'eſt pas ma fau j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il l'abandonner à ſon ſens réprouvé, & le laiſſer mo impénitent.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE, *à Anitus*.

Ous ne devriez pas siéger ici. Vous êtes prêtre Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être uvais citoyen, de corrompre la Jeunesse, de nier la ralité des Dieux, d'être hérétique, déiste & athée: ondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours ıs citoyens, comme j'ai toujours tâché de l'être; à andre votre sang pour la patrie, comme j'ai fait dans s d'une bataille. A l'égard de la Jeunesse dont vous lez, ne cessez de la guider par vos conseils, & sur-t par vos exemples; apprenez-lui à aimer la vérita-

ble vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'écol
L'article de la pluralité des Dieux est d'une discussio
un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aisémen
Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah, le scélérat !

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature est d'êt infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Lev vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers terre & les mers, tout se correspond, tout est fait l'i pour l'autre; chaque être est intimement lié avec l autres êtres: tout est d'un même dessin; il n'y a do qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conserv teur. Peut-être a-t-il daigné former des Génies, des D mons, plus puissans & plus éclairés que les homme &, s'ils existent, ce sont des créatures comme vous; sont ses premiers sujets, & non pas des Dieux; m rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, ta dis que la nature entière nous annonce un Dieu & Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure & d'Iris po nous signifier ses ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'est as Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse Dieu; si par Neptune vous n'entendiez que ses loix muables, qui élèvent & qui abaissent les mers, je vo dirais: Il vous est permis de révérer Neptune & I nerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'ador jamais que l'Être éternel, & que vous ne donniez occasion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous de tourner jamais la Religion en r

ıphyſique : la morale eſt ſon eſſence. Adorez & ne ıiſputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu ſuırême deſcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, e Sémélé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres nt imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la)ivinité de prétendre qu'elle ait commis avec une ımme, de quelque manière que ce puiſſe être, ce que ous appelons chez les hommes un adultère. C'eſt écourager le reſte des hommes, d'oſer dire que, pour :re un grand-homme, il faut être né de l'accouplement ıyſtérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Iiltiades, Cimon, Thémiſtocle, Ariſtide, que vous rez perſécutés, valaient bien, peut-être, Perſée, ercule & Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les ıfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être ſtes. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugeens iniques.

MÉLITUS.

Que de blaſphêmes & d'inſolences !

UN AUTRE JUGE.

Que d'abſurdités ! On ne ſait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des rainnemens ; ce n'eſt pas-là ce qu'il nous faut ; réponız net & avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du bou de Minerve ?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand ous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de ıns alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils

ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt im-
pertinente; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élev
juſqu'à la loi véritable; ils ſavent rire de vos peti
Dieux, & ils ne ſavent pas adorer le Dieu de tous l
êtres, unique, incompréhenſible, incommunicabl
éternel & tout juſte, comme tout puiſſant.

MÉLITUS.

Ah, le blaſphémateur! ah, le monſtre! Il n'en a c
que trop. Je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auſſi.

UN JUGE.

Nous ſommes pluſieurs qui ne ſommes pas de c
avis; nous trouvons que Socrate a très-bien par
Nous croyons que les hommes ſeraient plus juſtes
plus ſages, s'ils penſaient comme lui; & pour mo
loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le réco
penſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MÉLITUS.

Les opinions ſemblent ſe partager.

ANITUS.

Meſſieurs de l'Aréopage, laiſſez-moi interroger S
crate. Croyez-vous que le ſoleil tourne, & que l'A
réopage ſoit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des queſtion
mais je ſuis en droit de vous enſeigner ce que vo
ignorez. Il importe peu pour la ſociété que ce ſoit

rre qui tourne : mais il importe que les hommes qui
urnent avec elle ſoient juſtes. La vertu ſeule eſt de
oit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres
oits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables Juges, faites ſortir Socrate.

Mélitus *fait un ſigne. On emmène* Socrate. Anitus
continue :)

Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage inſtitué
r le ciel ; cet homme dangereux nie que le ſoleil
urne, & que vos charges ſoient de droit divin. Si
s horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats
plus de ſoleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par
inerve, vous devenez comptables de vos arrêts,
us ne devez plus juger que ſuivant les loix ; & ſi
us dépendez des loix, vous êtes perdus ; puniſſez la
bellion, vengez le ciel & la terre. Je ſors. Redou-
z la colère des Dieux, ſi Socrate reſte en vie.

(Anitus *ſort, & les Juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus ; c'eſt un
mme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des Dieux,
core paſſe.

UN JUGE, *à celui qui vient de parler.*

Entre nous, Socrate a raiſon ; mais il a tort d'avoir
iſon ſi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de
érès & de Neptune que lui ; mais il ne devait pas
re devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à
reille. Où eſt le mal, après tout, d'empoiſonner un
ilofophe, ſur-tout quand il eſt laid & vieux ?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'e l'affaire d'Anitus; ce n'eſt pas la mienne; je mets to ſur ſa conſcience; d'ailleurs, il eſt tard; on perd ſo tems. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus

UN AUTRE.

On dit qu'il eſt hérétique & athée; à la mort, à mort.

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les Dieu ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrat les Dieux vous condamnent par notre bouche à boi de la ciguë, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels; la nature vous co damne à mourir tous dans peu de tems, & probabl ment vous aurez tous une fin plus triſte que la mienn Les maladies qui amènent le trépas, ſont plus doulo reuſes qu'un gobelet de ciguë. Au reſte, je dois d éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innoce ce; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *ſortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penſi de l'État, au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai : mais auſſi de quoi s'aviſait-il de brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien-aiſe, après tout, de faire mourir un ph

ofophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'ef-
prit, qu'il eft bon de matter un peu.

UN JUGE.

Meffieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits ? Ils fcandalifent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

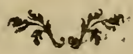
Oui, oui ; nous les pendrons à la première feffion. Allons dîner (*a*).

SCÈNE II.

SOCRATE, *feul.*

DEPUIS long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à préfent, c'eft que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon âme ; je ne dois m'occuper que de l'Être fuprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut fe réfigner à tout.

(*a*) Au feizième fiècle il fe paffa une fcène à-peu-près femblable, & un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, & allons dîner.*



SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE, & les Difciple de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien ? pauvre homme, qu'eft-ce que ces gens d loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? ête vous banni ? êtes-vous abfous ? Mon Dieu ! que vo m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, qu cela n'arrive pas une feconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, j vous en réponds ; ne foyez en peine de rien. Soyez le bien-venus, mes chers difciples, mes amis.

CRITON, *à la tête des difciples de Socrate.*

Vous nous voyez auffi alarmés de votre fort que vo tre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges l permiffion de vous voir. Jufte ciel ! faut-il voir Socrat chargé de chaînes ? Souffrez que nous baifions ces fer que vous honorez, & qui font la honte d'Athènes. Eft il poffible qu'Anitus & les fiens aient pu vous mettr en cet état ?

SOCRATE.

Ne penfons point à ces bagatelles, mes chers amis, & continuons l'examen que nous faifions hier de l'immortalité de l'âme. Nous difions, ce me femble, que

rien n'eſt plus probable & plus conſolant que cette idée. En effet, la matière change & ne périt point. Pourquoi l'âme perirait-elle ? Se pourrait-il faire que, nous étant élevés juſqu'à la connaiſſance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous ceſſaſſions de le connaître, quand ce voile ſera tombé ? Non ; puiſque nous penſons, nous penſerons toujours : la penſée eſt l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juſte, qui récompenſe la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faibleſſes.

XANTIPPE.

C'eſt bien dit ; mais que nous veut ce vilain homme avec ſon gobelet ?

LE GEOLIER, *ou* Valet des Onze, *apportant la taſſe de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoiſonneur de la République, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence ! je te dévisagerai, monſtre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme ; elle a toujours grondé ſon mari, elle vous traite de même ; je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(*Il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate ! par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juſte !

les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non; je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés : c'est mon âme seule qui a vécu avec vous ; & elle vous aimera à jamais.

(*Il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes ; c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(*Il se gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous souriez ?

SOCRATE.

Je souris, en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie (*a*).

(*Il boit.*)

CRITON.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE.

Hélas ! c'est pour je ne sais combien de discours ri-

(*a*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières d'un beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il falloit faire parler *Socrate* long-tems, ne connaissent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que M. *Thompson* a observée.

dicules de cette eſpèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; & ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent ! Ah, ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe: ne pleurez point, mes amis; il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuse, après cet empoiſonnement juridique?

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas ! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes ?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir, celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé: je ſuis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges; ils parlent au peuple; ils encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus; ſa honte va être publique:

Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, conſolez-vous ; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus. Tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons revélé la jalouſie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander juſtice de ſon crime, puiſque j'en étais la cauſe.

SOPHRONIME.

Anitus ſe dérobe par la fuite à la fureur du peuple ; on le pourſuit lui & ſes complices ; on rend des grâces ſolemnelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple eſt à la porte de la priſon, & attend que vous paraiſſiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

XANTIPPE.

Hélas ! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus tems.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'est plus tems ! juste ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi, toute injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle âme. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, & songez que pour l'être, il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie, qui méprise les persécuteurs, & qui prend pitié des faiblesses humaines ; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand-homme, quand j'y songe! Ah! je vais soulever la nation.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite!

CRITON.

Puisse, au moins, sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples!

Fin du troisième & dernier acte.



CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY;

DRAME.

1767.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve atta chée au parti de Henri IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée ave le Marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la Nourrice.

L'INTENDANT de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre au- près de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

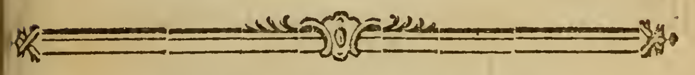
Domeſtiques, Couriers, Gardes.

La ſcène eſt dans le château de la Comteſſ de Givry en Champagne.



CHARLOT;

DRAME.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre repréſente une grande ſalle où des domeſtiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maiſon eſt à une table, un courier en bottes à côté. Mad. Aubonne, nourrice, coud, & Babet file à un rouet : une ſervante prend des meſures avec une aune ; une autre balaye.*)

L'INTENDANT, *écrivant.*

Quatorze mille écus ! ... ce compte perce l'âme. :
Ma foi, je ne ſais plus comment fera Madame,

Pour recevoir le Roi qui vient dans ce château.

LE COURIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh! oui.

BABET.

Que ce jour sera beau!
Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand Roi, ce bon maître!

Mad. AUBONNE, *cousant.*

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante
Notre Bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son tems.

LE COURIER, *à l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère...
Mais pour ce Prince auguste, on ne saurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vîte.

Mad. AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

e bon Prince !

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...

assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

)épêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,

e premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURIER.

)uel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,

)éfendu qu'on portât à la ville investie

rovision de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

'rois jeunes paysans, par un chemin secret,

:n ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :

.eur procès était fait, & l'on allait les pendre.

Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou ; une servante qui balayait, s'approche, & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

Mad. AUBONNE, *se levant.*

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le Roi...

Quatorze mille écus en six mois...

LE COURIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds, quand j'y pense!.

Le Roi les rencontra... son auguste clémence...

BABET.

Leur fit grâce, sans doute?

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus:

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, est mal en équipage;

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous ensemble.

Le bon Roi! Le grand Roi!

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout: le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(*Il tire son mouchoir & s'essuie les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel,
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune Nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer, ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mad. AUBONNE, *ſe remettant à l'ouvrage.*

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un ſoir près d'un couvent...

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit... la voilà... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras:

Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut ſavoir à quelle heure
Il doit de ſa préſence honorer ſa demeure...
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié.... Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet.

(*Il ſort.*

BABET, *reprenant ſon rouët.*

La nourrice toujours dans ſon chagrin perſiſte!
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte.
Notre jeune Marquis que la Bonne a nourri,
Eſt un grand garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh! non;
Il n'a point d'amitié; le mal eſt ſans remède.

Mad. AUBONNE, *couſant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT

L'INTENDANT, *écrivant.*

ls vices de l'esprit peuvent se corriger ;
uand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

Les femmes ; GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

AH, le méchant Marquis ! comme il est mal-honnête !

Mad. AUBONNE.

bien ? de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLOT.

deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
est le seul qu'il m'ait fait, du moins, jusqu'à présent.
se encor pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon ! c'est de joie
'il t'aura souffleté : tout le monde est en proie
les transports si grands en attendant le Roi,
'on ne sait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

chose est mal pourtant... Madame la Comtesse
entend pas que l'on fasse une telle caresse
ses gens ; & Guillot est le fils d'un fermier
mme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis ?

GUILLOT.

Il est jaloux ; il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai ?... Tu dis
Que je plais à Monsieur ?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits ;
Et, pour présent de noce, il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc ?

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie!
e Marquis eſt promis à la belle Julie,
'ouſine de Madame, & qui, dans la maiſon,
ſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
)ue j'élevai long-tems, que je formai moi-même:
'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

)h bien! il en veut donc avoir deux à la fois.
'es jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits;
'out doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
t de village encore. Ils en ont une file;
s vous écrément tout, & jamais n'aiment rien.
)u'ils me laiſſent Babet; parbleu! chacun le ſien.

BABET.

'u m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
: t'aime tant, vois-tu! que, quand ſur mon paſſage
: vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
)uand je vois ce Charlot regardé par Babet,
: rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
es deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

)es ſoufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!.. j'entends, ſi j'oſais...
lais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT, *ſe levant.*

ımais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.

Ah ! tous les grands Seigneurs se ruinent en France:
Il faut couper des bois, emprunter chérement,
Et l'on s'en prend toujours à Monsieur l'Intendant..
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une Abbaye
Une vieille Baronne, & sa fille jolie,
Appercevant le Roi qui venait tout courant..;
Le Duc de Bellegarde était son confident:
C'est un brave Seigneur, & que par-tout on vante
Madame la Comtesse est sa proche parente:
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUI
(Tous se levent.)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiseur de conte, il me faut de l'arge
Bon jour, belle Babet; bon jour, ma vieille Bonne
(A Guillot.)
Ah ! te voilà, maraud; si jamais ta personne
S'approche de Babet, & sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger, je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh ! de grâce,

'n peu moins de colère, un peu moins de menace.
)ue vous a fait Guillot ?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité
:ed horriblement mal aux gens de qualité.
: vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
'ous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

llez, vous radotez.... Monſieur Rente, à l'inſtant
)u'on me faſſe donner ſix-cents écus comptant.

L'INTENDANT.

: n'en ai point, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
our mes chevaux de chaſſe, & pour d'autres plaiſirs.
ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de deſirs.
lonſieur mon tréſorier, débourſez; le tems preſſe.

L'INTENDANT.

peine émancipé, vous épuiſez ma caiſſe.
)uel tems prenez-vous-là! Quoi! dans le même jour
)ù le Roi vient chez vous avec toute ſa cour!
ongez-vous bien aux fraix où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

: me paſſerais fort d'une telle viſite.
lon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
l'avait dit que ma mère allait me ruiner:
: vois qu'il a raiſon.

Mad. AUBONNE.

Fi! quel diſcours infâme!

Soyez plus généreux ; respectez plus Madame;
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat!

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'âme bien dure;
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure
Vous n'aimez pas le Roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Eh! si fait

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime... comme il aime... assez peu; c'est l'usag
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS. (*A Guillot qui est dans un coin.*)
Donnez-m'en donc bien vîte...: Ah, ah! je t'apperçoi
Attends-moi, malheureux!



SCÈNE IV.

:s Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! qu'eſt-ce que je vois !
le cherche par-tout : que ſes mœurs ſont ruſtiques !
le trouve toujours parmi des domeſtiques.
;e plaît avec eux : il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
)us l'envoyons à vous ; mais il n'écoute pas.
me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Conſolez-vous, nourrice.
on cœur, en tous les tems, vous a rendu juſtice ;
mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

ı ! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

ſais qu'en ſon berceau, dans une maladie,
ant cru mort long-tems, vous ſauvâtes ſa vie.
en doit à jamais garder le ſouvenir.
l ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
:iſſez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame ,
r ſes ſoins maternels, amolliſſe ſon âme !

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE, *à l'Intendant.*

Et vous, tout eſt-il préparé?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous ſais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout eſt prêt: mais la dépenſe eſt forte;
Cela pourra monter, tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'import
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(*A ſes gens.*)
Laiſſez-moi, je vous prie.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS

LA COMTESSE.

Il eſt tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans riguei
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,

'ar leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
'ous préſentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
'andis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
.e fils de la nourrice, à qui vous inſultiez,
ipprenait aiſément ce que vous négligiez;
.t que Charlot, toujours prompt à me ſatisfaire,
aiſait aſſidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

'ous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
'harlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
: conſens pleinement que Charlot étudie,
)ue Guillot aille auſſi dans quelque académie;
a doctrine eſt pour eux, & non pour ma maiſon.
: hais fort le Latin: il déroge à mon nom;
t l'on a vu ſouvent, quoi qu'on en puiſſe dire,
'e très-bons officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
en ai connu beaucoup, qui, poliſſant leurs mœurs,
'es beaux-arts avec fruit ont fait un noble uſage.
n eſprit cultivé ne nuit point au courage.
: ſuis loin d'exiger qu'aux loix de ſon devoir
n officier ajoûte un triſte & vain ſavoir.
lais ſachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

›ngez à le ſervir à la guerre, à la cour,

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour
De ſa royale main, ſa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux;
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage?

LE MARQUIS.

Oh! j'aime auſſi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup: mais je ne lui plaîs pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez, du moins, à vous connaître,
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur;
Et la groſſièreté ne gâgne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui; mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable.
Vos pareils ſont polis, pourquoi? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur âme en eſt empreinte; & ſi cet avantage

l'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
l faut plaire à ſa femme; il faut plaire à ſon Roi,
'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
)ompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre:
'our vivre heureux, mon fils, que faut-il? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

'our le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
ulie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré.
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive & la courtiſe;
. lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
'otre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

)ui; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire;
e n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
'eut-il, par ſon mérite, être envers vous coupable?
e dois tout à ſa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance.
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer?
'our ne vous point haïr, il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendriſſez, Madame; je vous jure

De respecter toujours mon devoir, la nature;
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS CHARLOT.

LA COMTESSE.

VEnez, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;

Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ſes auguſtes pères.
Madame, vous ſavez qu'à Monſieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le Roi des cœurs bien nés, le Roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'eſt que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon âme en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en ſoldat mercénaire;
Je veux auprès du Roi ſervir en volontaire,
Hazarder tout mon ſang; ſûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſyle aſſuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant, ſi j'étais à ta place.
Mon fils ſans doute aura, pour ſervir ſous ſa loi,
Autant d'empreſſement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare

A notre ami Charlot ? L'accolade eſt bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout ſoit oublié.
Ça donnez lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien ! la voilà ... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baiſe.*

Je révère,
J'oſe chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va ... je ſuis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare :
Le mien s'épanouït... Quel bruit, quel tintamarre !



SCÈNE VII.

Les Acteurs précédens. *Plusieurs* domestiques *en livrée, & d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, *la* nourrice *dans le fond ; elles arrivent plus lentement. La* COMTESSE *de Givry est sur le devant du théâtre avec le* MARQUIS *&* CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

LE Roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le Roi.

GUILLOT.

C'est le Roi, c'est le Roi.

BABET.

C'est le Roi ; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin ; mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si-tôt ; c'est ce soir qu'on l'attend ;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous ſuis... je rougis; ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'eſt pas encor faite.
Eſt-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la baſſe-cour avance avec fracas?

BABET.

Il eſt très-beau... C'eſt lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi, j'y vôle.

LA COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET, *allant & venant.*

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'eſt lui:* la choſe eſt claire.

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils ſe ſont tous trompés, ſelon leur ordinaire.
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juſte, & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs Italiens,
Et des danſeurs de corde, & des muſiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors & des trompettes,
Des faiſeurs d'acroſtiche & des marionettes.

Tout le monde a crié *le Roi* ſur les chemins ;
On le crie au village & chez tous les voiſins ;
Dans votre baſſe-cour on s'obſtine à le croire.
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon ſoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

(*Ils ſortent ; la Comteſſe reſte avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne ſoupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux ſont réſolus.
Il ſervira le Roi, je ferai ſa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux : c'eſt-là ce qui ſoutient,
C'eſt-là ce qui conſole & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon âme attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne ?

Mad. AUBONNE, *triſtement.*

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

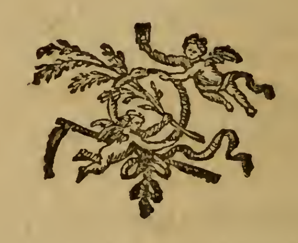
LA COMTESSE.

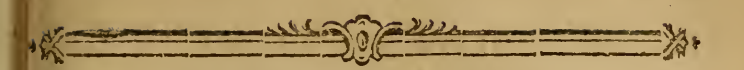
Va, fais danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils ! ... Madame ... allons.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

ENfin, je le verrai ce charmant Henri quatre;
Ce Roi brave & clément qui ſait plaire & combattre;
Qui conquit à la fois ſon Royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amout n'ont point eu de rigueurs;
Et qui ſait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand-homme, elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très-belle, & très-bien miſe;
Vous ſeriez peu fâchée (excuſez ma franchiſe)
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement... Il a le cœur fort tendre:

On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...
Eh mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet

CHARLOT, *sortant.*

Un bouquet! allons vîte.

Mad. AUBONNE.

Eh bien! belle Julie;
Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera, du moins, le contrat projetté,
Qui sera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne Comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé, jusqu'à ce jour,
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaisances,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il sait être jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère.
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs & son ton brusque, & sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La Nature me fit une âme honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le Marquis est haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable ;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point : tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comtesse à différer la chose ?
Tu sais la gouverner : ton avis en impose ;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le tems de me déterminer....
Mais réponds donc.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! ... oui, ma belle Julie ...
Votre demande est juste .... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MAdame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point-là le mien; le vôtre eſt bien mieux fait
Mieux choiſi, plus brillant... Que votre fils, ma Bonne
Eſt galant & poli!... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte?

Mad. AUBONNE.

Il veut ſervir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de conſacrer ma vie
A ſervir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait ſe partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance
A permis de nourrir cette noble eſpérance!
Pour moi, qu'aux derniers rangs le ſort veut captiver
Vers la gloire de loin ſi je peux m'élever,
Si quelque occaſion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage;

De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir,
Pour prix de tout mon ſang, un léger ſouvenir.

JULIE.

Ah! je me ſouviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maiſon pour jamais.
Madame la Comteſſe & ſes dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, &, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeller, tout le château vous aime.
Ma Bonne, ordonnez-lui de revenir ſouvent.

Mad. AUBONNE, *en ſoupirant.*

Je ne ſouffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mere, à mon cœur il manque l'éloquence;
Peignez-lui les tranſports de ma reconnaiſſance:
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....!
Non.... Monſieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot.... convient mal... à toute ſa perſonne!

Mad. AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma Bonne!...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de Monſieur le Marquis?
L'Art n'a rien pu ſur l'un. Dans l'autre, la Nature

Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui....
Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'est point étrange;
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtisans attirent les regards;
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux, vous ayant pour modèle,

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon;
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu! non.
Vous chantez à merveille: & votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon, marquera la cadence;
Asseyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris
(*Elle s'assied; ils dansent, & CHARLOT chante:*)

El

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois,
A ſon choix;
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt, à ſes yeux, ſans eſpoir:
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois.

JULIE, *après avoir danſé un ſeul couplet.*

ous êtes donc l'auteur de la chanſon!

CHARLOT.

Madame,
eſt un faible portrait d'une timide flamme.
s vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
r votre goût ſans doute ils ſeront rejetés.

JULIE.

n'offenſent perſonne ... ils ne peuvent déplaire;
ne peuvent ſur-tout exciter ma colère.
ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous! ... je n'oſerais
dre ainſi le reſpect, profaner vos attraits.

JULIE.

e ſeconde fois je puis donc les entendre ...
hevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

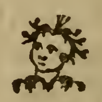
Ils me font tous les deux un extrême plaisir,
Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois. *&c.*

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des Rois & des Dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur.
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un Roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de règner sur nous.
Elle donne des loix, *&c.*
On meurt, à ses yeux, sans espoir:
On meurt de ne les plus voir.



SCÈNE III.

E MARQUIS *entre, & les voit danſer, pendant que* Mad. AUBONNE *eſt aſſiſe, & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

ÆEurt de ne les plus voir ! ... Notre belle héritière,
'ec Monſieur Charlot vous êtes familière.
›us danſez aux chanſons dans un coin du logis.

CHARLOT.

ırquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis
prendre, quand je veux, devant Madame Aubonne,
ır danſer un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

›nne des leçons ! vraiment il en a l'air !
ītez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher?

JULIE.

dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
›us êtes fâché de cette préférence,
on petit menuet vous donne quelque ennui,
: n'avez-vous appris ... à danſer comme lui ?

LE MARQUIS.

is!

CHARLOT.

Modérez, Monſieur, votre injuſte colère.
Vous aviez aſſuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur la méritait: il l'oſait eſpérer.

(*En montrant Julie.*)

Ce noble & digne objet, reſpectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de ſon ordre ſuprême.
Ses ordres ſont ſacrés : chacun doit les remplir.
En la ſervant, Monſieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'eſt très-bien ripoſté, Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne ſais que répondre.
Écoute, mon garçon ; je te défends ... à toi,

(*Charlot le regarde fixement.*)

De montrer, quand j'y ſuis, de l'eſprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh ! comment faudra-t-il donc qu'il faſſe

LE MARQUIS.

Il m'offuſque toujours. Tant d'inſolence laſſe.
Je ne le puis ſouffrir près de vous ... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danſe avec Charlot.

JULIE.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère eſt trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien ! vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr, ... Monſieur ; prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonſpect :
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe ;
Mais ...

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me bleſſe !
Sortez, & devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur.

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si....

CHARLOT.

Quoi ? ſi....

Mad. AUBONNE, *ſe mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix ;
Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure :
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monſieur, je ſais ce que je doi ;
(*En regardant Julie.*)
Mais enfin, j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eſt trop, faquin !

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue:
Et ſur votre alphabet, je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri,
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'âme aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner, peut-être, un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! miſérable!...

JULIE.

Encor!

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce;
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère...j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(*Il ſort.*)

Mad. AUBONNE.

Ah! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire,
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NOn, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis;
Ces nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi! tu me ſerviras?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mad. AUBONNE.

O fortune! ô deſtin! que tout change à ton gré!
Du public cependant reſpectons l'allégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler, comment, par un trouble cruel,
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolemnel?

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais, je connais ſa tendreſſe.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu, n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! tout, dès long-tems, trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes ...
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir.
Je ſerai juſte.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon eſpoir.

SCÈNE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empreſſement.*

ALlez, votre Marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête

Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits diſpoſé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens ſavans.
Ce ſpectacle admirable attirait les paſſans,
Les filles l'entouraient; toute notre ſéquelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle,
Dans un leſte pourpoint faiſant tous ces apprêts;
Mais Monſieur le Marquis a trouvé tout mauvais;
A voulu tout changer; & Charlot, au contraire,
A dit que tout eſt bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au Marquis a cauſé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a ſu ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut... Il s'eſt fâché vraiment.
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.



SCÈNE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

AH, mon Dieu ! quel malheur !

JULIE.

Quoi !

Mad. AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur . . .

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de ſoufflets, je vous jure ;
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'choſe.

Mad. AUBONNE.

Eh, butor ! dis donc vîte, de grâce ;

Ce qui s'eſt pu paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eſt paſſé. Le Marquis, là-dehors,
Eſt troué d'un grand coup tout au-travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuſe !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes !
Mais ce n'eſt pas Charlot : Charlot n'avoit point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Pourſuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre, qui ſagement ſe battait en retraite,
Déja d'un écuyer avait ſaiſi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monſeigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop, à mes dépens, appris à le connaître ;
Va-t-en : il ne faut pas s'attaquer à ſon maître.
Mais Charlot lui diſait : Monſieur, n'approchez pas ;
Il s'eſt trop approché ; voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.



SCÈNE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NOn, il n'en eſt plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juſte ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.
Cachons bien à ſa mère un ſi triſte accident.

Mad. AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée; & preſque au même inſtant;
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche, ſi je puis, qu'on n'entre & qu'on ne ſorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible & ſi tendre,
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains ſon fils... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant : mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort ! & par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolemnel,
Quand le Roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la Juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant.
La Juſtice eſt injuſte.

L'INTENDANT.

Ah ! les loix ſont bien dures.

BABET, *à Guillot.*

Charlot ſerait pendu !

GUILLOT.

Ce ſont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le Marquis eſt-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute,
Le Médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT, *à Babet.*

Écoute :

Il en diſait de moi, l'an paſſé, tout autant ;

Il croyait m'enterrer ; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je ; il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance.

Mes enfans, au logis gardez bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déja tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai ... mais allons, le deſſein en eſt pris.

(*Elle ſort.*)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon âme

D'une ſi bonne mère éprouve les douleurs.

Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupe de Gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'Aurais pu fuir fans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je défire la mort, & j'y fuis réfolu.

L'INTENDANT.

La Juftice eft ici. Madame la Comteffe
Sait la mort de fon fils; la douleur qui la preffe
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en ufer comme moi,
Ne fe point revancher, imiter ma fageffe;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confeffe.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux

Tuer quatre Marquis qu'être tué par eux ?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère

Qu'on souffrira, du moins, que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice ?

BABET.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon auguste maitresse !
Et que je plains Julie ! elle avait la tendresse
De Monsieur le Marquis ; & mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable;
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(*A l'Intendant.*)

Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon âme,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.

Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maiſon mon enfance nourrie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs ;
Ils ne ſont pas pour moi... la ſource en eſt plus belle...,
Adieu ... conduiſez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien ſe déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure ; je ne ſais s'il faut auſſi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoi qu'il faſſe.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, *à ceux qui emmènent Charlot.*

Meſſieurs, de grâce,
Ne l'enlevez donc pas... ſuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi ; car on eſt curieux.

SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH ! je reſpire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ſes ſens & ſa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.

Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la ſecourir, ne ſoit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras:
Par une fauſſe porte elle s'eſt éclipſée.
Je prends part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée.
Elle eſt, pour ſon malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous ſe défier?
Le Roi viendra bientôt: ſon ſeul aſpect fait grâce,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois Champenois qui tue un grand Seigneur
L'exemple eſt dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'État déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits ſans force, & les loix inutiles.
A peine nous ſortons de ces tems orageux.
Henri, qui fait ſur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux Marquis, dans ſa ſotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon Seigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,

Aux bontés de ce Roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

AU secours! ah, mon Dieu! la misère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête,
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien mal-honnête.
Pour comble de malheur, le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne dansera point, plus de fête... Ah Madame!
Que de maux à la fois!... Tout cela perce l'âme.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-tems.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens; LA COMTESSE *soutenue par deux suivantes.*

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(*Ils sortent.*)

LA COMTESSE, *se jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas ... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur

épond toujours au vôtre, & ſent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ia fille, voilà donc quel eſt votre hymenée !
h ! j'avais eſpéré vous rendre fortunée.

JULIE.

e pleure votre ſort... & je ſais m'oublier.

LA COMTESSE.

e Roi même en ces lieux devait vous marier,
u lieu de cette fête & ſi ſainte & ſi chère,
ordonne de mon fils la pompe funéraire !
h, Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce ſéjour de pleurs,
omment de la maiſon faire au Roi les honneurs?

LA COMTESSE.

'envoie auprès de lui, je l'inſtruis de ma perte;
l plaindra les horreurs où mon âme eſt ouverte;
l aura des égards; il ne mêlera pas
'appareil des feſtins à celui du trépas.
e Roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

inſi... le meurtrier... n'aura donc point ſa grâce?

LA COMTESSE.

l eſt bien criminel.

JULIE.

Il s'eſt vu bien preſſé.
A ce coup malheureux, le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

l devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère...

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime;
En ne paraissant point, le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux;
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter:
Elle est mère... & je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;
Ma douleur me suffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine?

(*Le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

LA COMTESSE.

)ans l'état où je suis, ô ciel ! il vient chez moi !

SCÈNE V.

.e COURIER *en bottes (qui étoit parti au premier acte) arrive.*

JULIE.

Harlot sera sauvé.

LE COURIER.

Le Duc de Bellegarde

ans la cour à l'instant vient avec une Garde;

)ur la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

e Roi ne viendra point ?

LE COURIER.

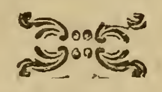
Je n'en ai rien appris;

est à la distance à-peu-près d'une lieue,

'ans un petit village avec sa Garde bleue.

JULIE.

viendra, j'en suis sûre.



SCÈNE VI.

Le DUC DE BELLEGARDE *arrive, ſuivi de pluſieurs domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

AH! Monſieur, vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère, Madame. Ici le Roi m'envoie;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie;
(*A Julie qui veut ſortir.*)
Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.
Sur le deſtin d'un fils, Madame, & ſur le vôtre,
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.
(*Il s'aſſied entre elles.*)
Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,
S'eſt jetée à ſes pieds, a parlé devant moi;
Le Roi (vous le ſavez) ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'âme grande & bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit, de point en point,
Ce

e que je vais conter... Ne vous affligez point,
ladame, & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
ous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
'n le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
e fils infortuné, de sa mère inconnu.

LA COMTESSE.

est trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
nsi que tout l'État, désolait votre terre.
ette femme craignit vos reproches, vos pleurs:
le crut vous servir en trompant vos douleurs;
sans doute, en secret, elle fut trop flattée
: la fatale erreur où vous fûtes jetée.
ous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

ı! tout mon cœur s'échappe; ah, grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

ı'on amène mon fils, courons, que je le voie!
is... serait-il bien vrai?

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère;
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous, quel témoin, quel indice?

LE DUC.

Le Ciel, avec le Roi, vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé, dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature;
Et l'habitude, en vous, paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur;
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur;
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret, avec ſoin cacheté,
Son mari, vieux ſoldat, mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du Roi, découvre le myſtère.
Le ſoldat même à part, interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus:

a tout confirmé. Des témoins entendus
r le lieu, ſur le tems, ſur chaque circonſtance,
it ſous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
ne le trompe point; il ſait ſonder les cœurs,
difficile & grand qu'il doit à ſes malheurs.
outerai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
le pour aimable & brave ici chacun renomme.
votre père, hélas! c'eſt le portrait vivant;
tre père mourut quand vous étiez enfant,
ſſacré, près de moi, dans l'horrible journée
i ſera de l'Europe à jamais condamnée.
ſt lui-même, vous dis-je: oui, c'eſt lui, je l'ai vu;
ppé de ſon aſpect, j'en ſuis encore ému;
pleure, en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon âme.

JULIE.

e je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
e la triſte nourrice, appuyant mes récits,
ſe ici retrouver ſon véritable fils.
ait expirant, mais on eſpère encore
'il pourrra réchapper. Sa mère vous implore;
vient, la voici qui tombe à vos genoux.



SCÈNE DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, Mad. AUBONNI
CHARLOT.

Mad. AUBONNE, *ſe jetant aux pieds de la Comte*

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez; levez-vous.
Je dois vous pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(La porte s'ouvre ; Charlot paraît avec tous les domeſtiqu

CHARLOT, *dans l'enfoncement, avançant quel. pas.*

O deſtinée affreuſe !
Où me conduiſez-vous?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher f

CHARLOT.

Vous, ma mère!

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O Ciel ! je te bénis.

LA COMTESSE, *en le tenant embrassé.*

ui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse.
u sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

LE PEUPLE, *derrière le théâtre.*

ive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

LE DUC.

ur le coup c'est lui-même. Allons tous ; c'est à moi
e présenter le fils, & la mère & Julie.

LA COMTESSE.

succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, *Marquis.*

ne sais où je suis !

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
u Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français...
on fils !

CHARLOT, *Marquis.*

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un ſi bon maître.

CHARLOT, *Marquis.*

Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie :*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

Fin du troiſième & dernier acte.



LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

---

*Elle a été jouée à Paris sous le nom de l'*ÉCUEIL DU SAGE*, qui n'était pas son véritable titre.*

PERSONNAGES.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier GERNANCE.

Le Baillif.

MATHURIN, Fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTHE, élevée chez Dignant.

BERTHE, ſeconde femme de Dignant.

DORMÈNE.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

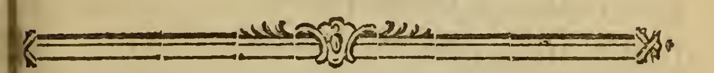
Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village; les trois derniers dans le veſtibule du château.

La ſcène eſt ſuppoſée en Picardie, & l'action du tems de Henri II.

LE DROIT DU SEIGNEUR;

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

CÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

ECoutez-moi, Monſieur le Magiſter;
ous ſavez tout, du moins vous avez l'air

De tout ſavoir ; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maitreſſe
S'appelle Acanthe, & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLIF.

Plaiſante queſtion !
Eh ! que t'importe ?

MATHURIN.

Oh ! cela me tourmente ;
J'ai mes raiſons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acanthe.....
C'eſt un beau nom : il vient du Grec *Anthos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur ;* & ta future
Eſt une fleur que la belle Nature,
Pour la cueillir, façonna de ſa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? Chaque père, à ſa guiſe,
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acanthe a pris ſon nom de ſon parrein,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du Grec ?

LE BAILLIF.

Choſe certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin d'où vient-il ?

LE BAILLIF.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie, ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi : ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un ; car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne ſais : mais ce nom Grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt :
Ma maitreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom-là n'eſt pas de mon village.
Acanthe, ſoit. Son vieux père Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant ;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît auſſi rechigner dans ſon âme.
Oui, cette Acanthe, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De ſupporter que Mathurin la cueille.
Elle eſt hautaine, & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas ;
Et, quand je parle, elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère,
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'eſt enfin : & de manière exacte :
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte ;
Car, ſi je ſuis le Magiſter d'ici,
Je ſuis Baillif, je ſuis Notaire auſſi ;
Et je ſuis prêt, dans mes trois caractères,
A te ſervir dans toutes tes affaires.

Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie.

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes preſſant.

MATHURIN.

Et très-preſſé... Voyez-vous! l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être ſeul!... il vaut mieux l'être deux.
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'eſt très-bien dit: & quand donc?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLIF.

Oui; mais Colette à votre ſacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATHURIN.

Oh! bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déſormais;
Car je ſuis riche, & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette. C'eſt Acanthe,

(Entendez-vous ?) qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, Magiſter trop rétif ?

LE BAILLIF.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif;
Et, pour ſigner, vous devriez attendre
Que Monſeigneur daignât ici ſe rendre;
Il vient demain ; ne faites rien ſans lui.

MATHURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Comment?

MATHURIN.

Eh! oui : ma tête eſt peu ſavante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouſes.
Des Mathurins les têtes ſont jalouſes.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLIF.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête-à-tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine ;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'eſt le droit du Seigneur ;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien long-tems ;
C'eſt établi... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien ! autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos ayeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands ſots !

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? ſommes-nous pas paîtris
D'un ſeul limon ? de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes,
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes ;
Une cervelle avec quoi nous penſons

Beaucoup mieux qu'eux ; car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance,
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente ?
Je n'en vois pas la raiſon : ça tourmente.
Les Mathurins & les godelureaux,
Et les Baillifs, ma foi, ſont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'eſt très-bien dit, Mathurin ; mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf, appliqué ſur le dos,
Réfuterait puiſſamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raiſon ; ça m'embarraſſe ;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſambleu ! vous m'avoûrez auſſi
Que, quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie ;
Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien,
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.

Que ton eſprit eſt bas, lourd & brutal !
Tu n'as pas lu le code *féodal.*

MATHURIN.

Féodal! qu'eſt-ce ?

LE BAILLIF.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue Latine :
C'eſt comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec,
Si tu me dis des ſottiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles ?
(*Il menace le Baillif, qui parle toujours en reculant; & Mathurin court après lui.*)

LE BAILLIF.

Je ſuis Baillif, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi.* Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monſeigneur le Marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent;
Que tu lui dois.. ?

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'âme;
Mais palſandié ! je ne dois point ma femme,
Maudit Baillif!

LE BAILLIF, *en s'en allant.*

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCÈNE II.

MATHURIN, *ſeul.*

CHien de Baillif! que ton Latin m'irrite!
Ah! ſans Latin marions-nous bien vîte;
Parlons au père, à la fille ſur-tout;
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je ſuis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracaſſait, me donnait du ſouci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma perſonne;
J'ai voulu rompre, & je romps: j'ai l'eſpoir
D'avoir Acanthe, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, & ſon allure eſt fière;
Moi je les ſuis: & dès que je l'aurai,
Tout auſſitôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons...



SCÈNE III.

MATHURIN; COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

JE t'y prends, traître!

MATHURIN, *ſans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si-fait... bon-jour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bons-jours je ſuis fort étonnée,
Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me faiſais faire
Par le Baillif qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi; mais tout allait fort bien:
Tout eſt paſſé, lâche! tu me délaiſſes.

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,

Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable ?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais ; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouſer me pouſſa vivement :
En ſens contraire il me pouſſe à préſent ;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh ! va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le Diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village ?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis ?
C'eſt bien à toi d'avoir l'âme inconſtante !
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe !

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon ?

MATHURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon :
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu me parais un peu trop dégourdie.

Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acanthe, enfin, aura la préférence.
La choſe eſt faite. Adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître! je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit; & j'en ai, je ſuis fille;
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine inſolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclurre au plutôt.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTHE, COLETTE.

MATHURIN.

ALlons, beau-pere, allons bâcler la choſe.

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien, non; je m'oppoſe

A ſes contrats, à ſes noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voiſine;
De vous laiſſer enjôler ſur ſa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaſſez cet homme.

ACANTHE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!... tout ce train-là me laſſe;
Je ſuis têtu; je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés;
Car je ſuis riche... Or, beau-père, écoutez:
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller; & ma fille
Relévera quelque noble famille.
Mes petits-fils deviendront préſidens;
De Monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens: &, quand j'y penſe,
Je me rengorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De Monſeigneur; il eſt encor ton maître;

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous Seigneurs tous honneurs.

COLETTE, *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voiſin,
Notre Baillif t'a donné ſa folie.
Eh! dis-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'eſt différent: je fus ſon domeſtique,
De père en fils, dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé,
Fut employé pour élever Acanthe.
Notre Baillif dit qu'elle eſt fort ſavante,
Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au-deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée & jalouſe,
Et la maltraite, & me maltraite auſſi.
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille:
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur; je vis de ſes bontés;

Je lui dois tout : j'attends ſes volontés ;
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTHE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE.

Eh bien ! fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATHURIN, *à Berthe, qui arrive.*

MA belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maitreſſe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis
Que, ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à-l'heure,
Je ne le ſerai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Perſonne ;

Nous n'avons garde; & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à-peu-près avec rien;
J'en ſuis content; & je dois me promettre
Que Monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle, avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon;
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le Baillif lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette, ainſi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah! c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'eſt modeſtie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſâtes par là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche:
Quels ſots propos! Suivez-moi promptement
Chez le Baillif.

COLETTE.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

llons, Acanthe.

ACANTHE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

efuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
iens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc! ſans ſourciller...
ais parlez donc.

ACANTHE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

hez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,
ns la gêner; & laiſſons-lui reprendre
n peu d'haleine.

ACANTHE.

Ah ! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens ;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère
Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien ſec : mais cela n'y fait rien ;
Et je réponds, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*Ils ſortent.*)

ACANTHE.

Ah ! que je ſens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouſer Mathurin ?

SCÈNE VI.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que ſait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTHE.

Mon Dieu ! non.
Mais, vois-tu bien ! je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;

Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne ſais comment m'y prendre; hélas!
Que devenir?... Dis-moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTHE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne ſais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais, s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTHE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège auſſi.

ACANTHE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint?

ACANTHE.

Un Empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, & que je ſorte,
A mon honneur, du cas triſte où je ſuis.

ACANTHE.

Comme le tien, mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici, quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène...,

COLETTE.

Près de nos bois ?... ah ! le plaiſant château !
De Mathurin le logis eſt plus beau ;
Et Mathurin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTHE.

Oui, je le ſais ; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe ; elle eſt de qualité ;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'âme eſt bonne,
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTHE.

Les gens d'un certain nom,
(J'ai remarqué cela, chère Colette,)
En ſavent plus, ont l'âme autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur âme eſt façonnée ;

La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTHE.

Cette Dormène, & cette vieille Dame,
Semblent donner quelque chose à mon âme;
Je crois en valoir mieux, quand je les voi;
J'ai de l'orgueil, & je ne sais pourquoi;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & Monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTHE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir: que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du Seigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée: & l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, & je te dirai tout.

ACANTHE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, & conduit mon affaire:

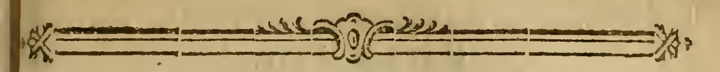
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par devant le Baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTHE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gâgneras assez à ce partage;
Mais, en perdant, je gâgne davantage.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLIF, PHLIPE, ſon valet; COLETTE.

LE BAILLIF.

MA robe, allons.... du reſpect.... vîte, Phlipe;
C'eſt en Baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je ſuis Baillif; je te fais mon huiſſier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*Il s'aſſied devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire eſt grave, & de grande importance.
De Matrimonio.... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là ſont verreux.
Il faut ſavoir de la juriſprudence.
(*A Colette.*)
Approchez-vous..... faites la révérence;
Colette; il faut d'abord dire ſon nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je ſuis Colette.

LE BAILLIF, *écrivant.*

Bon;
Colette.... Il faut dire enſuite ſon âge.

N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc! Monſieur; j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLIF, *écrivant.*

Çà, vingt ans, paſſe: ils ſont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, Monſieur, ne fait rien à la choſe;
Et, jeune ou non, ſachez que je m'oppoſe
A tout contrat qu'un Mathurin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppoſitions ſeront notoires.
Çà, vous avez des raiſons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLIF.

Dites-les... Aurait-il..?

COLETTE.

Oh! oui, Monſieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monſieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh, tant! j'aurais plus d'un mari ſans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLIF, *écrivant.*

En légitime nœud... quelle malice !
Çà, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête-à-tête
A ſon amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins, quand on s'aime ?
Et puis, Monſieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin oſât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de conſtance ;
Je l'écoutais, & c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien ;
Ils ont tout vu, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire.

On ne produit ni témoins, ni billets;
On ne vous a rien fait, rien écrit...

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLIF.

En abuser! mais vraiment, c'est un cas
Épouvantable, & vous n'en parliez pas!
Instrumentons... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté:
Laquelle insiste, & répète dommages,
Fraix, intérêts, pour raison des outrages
Contre les loix faits par le suborneur
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger, il faut être outragée;
Et par écrit coucher, en mots exprès,
Quels attentats encontre vous sont faits;

Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis? quid? ubi? les excès, inſolences,
Énormités; ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'eſt pas tout: il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourroient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître Baillif! qu'entendez-vous?

LE BAILLIF.

Fort bien;
Laquelle fille a, dans ſes procédures,
Perdu le ſens, & nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.

(*Il ſe lève.*)

Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!
Je ſuis déboutée?

LE BAILLIF.

Oui; quand le plaintif
Ne peut donner des raiſons qui convainquent,

On le déboute, & les adverſes vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point d'action,
Nous procédons à la concluſion.

COLETTE.

Non, non, Baillif; vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter, & ſigner, je vous jure
Qu'il n'aura point ſon Acanthe.

LE BAILLIF.

Il l'aura;
De Monſeigneur le droit ſe maintiendra.
Je ſuis Baillif, & j'ai les droits du maître:
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
Affaire à moi, quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux, le reſte de ma vie,
Demeurer fille.

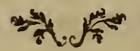
LE BAILLIF.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE, *ſeule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai proteſté: cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée!



SCÈNE III.

COLETTE, ACANTHE.

COLETTE.

A Mon ſecours! me voilà déboutée.

ACANTHE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui; l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTHE.

Hélas! je ſuis bien pis.
De mes chagrins mon âme eſt oppreſſée;
Ma chaîne eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTHE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu, ſur ma mine,
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne ſais quoi de brillant & de fier;
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTHE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans ?

COLETTE.

Moi ? non ; jamais.

ACANTHE.

Le Baillif Métaproſe
M'en a prêté .... Mon Dieu, la belle choſe !

COLETTE.

En quoi ſi belle ?

ACANTHE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans !

COLETTE.

Oh ! Mathurin n'eſt pas comme eux.

ACANTHE.

Colette,
Que les romans rendent l'âme inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTHE.

Ils forment trop l'eſprit.
En les liſant, le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paſſées !
Que les romans font naître de penſées !
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde.
J'étais au ciel .... Ah ! qu'il m'était bien dur

De retomber dans mon état obſcur ;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village ;
Et de deſcendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; & je jure
Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTHE.

T'en ſouvient-il, autant qu'il m'en ſouvient,
Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,
De ſa préſence honora la province ?
Il s'eſt paſſé juſte un an & deux mois,
Depuis qu'il vint pour cette ſeule fois.
T'en ſouvient-il ? nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit ; ah ! qu'il était affable !
Tous ſes diſcours étaient des mots choiſis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle ;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras ſans doute à ſon retour.

ACANTHE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monſeigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, ſuivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le ſanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse & légère
Peut m'en rester.

ACANTHE.

Je l'ai distincte & claire.
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe & bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin;
On l'entourait; je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah! qu'un roman est beau!

ACANTHE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur?

ACANTHE.

Oh! non, je n'ose; & je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.

Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au-deſſus de nous ?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point ; mais il eſt cauſe
Que, l'ayant vu, je ne peux à préſent
En aimer d'autre, & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne ?
J'avoûrai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTHE.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le Chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence ;
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer ;
Et, réprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Était plus fière, & pouvait d'un coup-d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah! la douceur eſt l'appas qui nous prend.
Que Monſeigneur, ô ciel ! eſt différent !

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guères ſage ?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin, ou de cet effronté ?

ACANTHE.

Oh ! Mathurin.... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais Monſeigneur eſt bon : il eſt le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me paraîs ſi belle.

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTHE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute;
Car on le dit.

ACANTHE.

Penſes-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTHE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur;
Mathurin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh! moque-toi de Berthe.

ACANTHE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider

De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette Dame eſt ſi bonne !
Laure, ſur-tout, cette vieille perſonne,
Qui m'a ſouvent montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conſeils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis ; rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles ?

ACANTHE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés,
Viens avec moi.

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acanthe.*

Quel chemin vous prenez !
Êtes vous folle ? & quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaiſe humeur
Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.

On vous marie, & vous êtes fâchée !
Hom ! l'idiote ! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main, & veut l'embrasser.*
Ah ! palsandié....

BERTHE.
Voyez la malhonnête !
Elle rechigne & détourne la tête.

ACANTHE.
Pardon, mon père : hélas ! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.
Et rien pour moi ?

MATHURIN.
Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.
Non, rien, méchant ! tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.
On me fiance.

COLETTE.
Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.
Eh ! qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courier : c'est, je pense, un des gens
De Monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens ; CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUi, nous avons terminé la campagne ;
Nous avons ſauvé Metz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi !
Vive mon maître ! .. il a bien du courage ;
Mais il eſt trop ſérieux pour ſon âge :
J'en ſuis fâché. Je ſuis bien aiſe auſſi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui : .. vous ſerez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle ... Ah, ah ! c'eſt toi, Colette ?
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite ;
Mathurin eſt ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu ! non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'inſtant prendre Acanthe pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds ſur mon âme,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes fraix ſe fera.

ACANTHE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTHE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du reſpect !

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé ;
Et, comme vous, en ſecret j'ai penſé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE, *à Acanthe.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Eſt un ſot qui diffère.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh ! pourquoi tant s'effaroucher ? La choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, & n'attendons perſonne;
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN, *à Colette, en s'en allant.*

C'eſt très-bien dit. Eh bien! l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas ; non, Mathurin.

(*Ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh! nos gens viennent en diligence.
Eh quoi! déja le Chevalier Gernance ?

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOus êtes fin, Monſieur le Chevalier:
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acanthe eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui vraiment;
Je la connais; j'apprends, en arrivant,
Que Mathurin ſe donne l'inſolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre: il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés, & des plus délicats.
Pour le Marquis, il ne ſe hâte pas;
C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur,
Tiens, il me vient une bonne penſée:
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,

De

De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mâſure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délâbré, que poſſède Dormène,
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en ſouviens : votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes.
Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;

Elle eſt très-fraîche : elle eſt de qualité ;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment ! Dormène eſt un très-doux partage ;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle ſent trop ſa Dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi ;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe ;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante.
Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis, l'an paſſé, provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt, à cent pas, un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant ; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monſeigneur rira ?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine ;
Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir, à cinq-cents pas d'ici,
Dormène & Laure en très-mince équipage,

Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille. Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé : mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon ! l'on ſe fâche, on s'appaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

ort bien !

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
ſt ſubjugué, quand on cherche à lui plaire.
n s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
t puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

n ne peut mieux : mais votre belle Acanthe
ſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
 réſiſtance eſt un charme de plus ;
 j'aime aſſez une heure de refus.
omment ſouffrir la ſtupide innocence
'un ſot tendron faiſant la révérence,
iſſant les yeux, muette à mon aſpect,
 recevant mes faveurs par reſpect ?
on cher Champagne, à mon dernier voyage,
Acanthe ici j'éprouvai le courage.
, ſous mes loix je la ferai plier.

Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les alarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes;
Vîte.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit: c'eſt Monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt, ce ſoir, à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHer Chevalier, que mon cœur eſt en paix !
Que mes regards ſont ici ſatisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manèges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vuide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon gout !

LE CHEVALIER.

Eh oui ! l'on peut ſe réjouïr par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-tems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête ?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, & mon conſentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maitreſſe eſt ſage ;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.

Je ne ſuis pas difficile & ſévère,
Mais, entre nous, ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ſes biens, languit dans la miſère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut aſſaſſiné.
J'étais enfant; ſon ſort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui ſe grava dans mon âme ſenſible.
Utilement témoin de ſes malheurs,
Je m'inſtruiſais en répandant des pleurs.
Si, comme moi, cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous ſeriez raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'eſt mon deſſein;
J'y penſe quelquefois, mais c'eſt en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous préſage
Que vous ſerez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'eſt pas raiſonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on eſt un peu ſon maître;
J'en fis l'épreuve, eſt ſage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raiſon ne pouvait me permettre

Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce desir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille;
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte (il faut que j'en convienne)
N'a point paîtri votre branche & la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les tems
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte:
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
Les plus prudens se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez sur-tout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des sots:
Et ce n'est pas sur les discours du monde

Que le bonheur & la vertu ſe fonde.
Écoutez-moi. Je ſuis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai penſé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier auſſi.

LE CHEVALIER.

Très-humble ſerviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaiſie
N'eſt pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un eſprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneſſe,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon,
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe !
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui ? moi ! Dieu m'en préſerve !
Il faut ſavoir être maître chez ſoi ;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît tout à rebours du bon ſens ;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,

Pleins de morale & de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage :
Mais un coup-d'œil peut subjuguer un Sage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
Voici la noce ; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, & la mère, & la tante,
C'est le Baillif, Colette & tout le bourg.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLIF, *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En suis touché. Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance,
Nous présenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard ; je revois avec joie

Tous mes vaſſaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie. . . .

LE CHEVALIER.

Ah! finiſſez . . . . . Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe eſt votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-dà, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monſeigneur, vous me rendrez juſtice;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe;
Il m'a promis. . .

MATHURIN.

Bon! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Baillif, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLIF.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monſeigneur ſaura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là;
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acanthe ?

ACANTHE.

Je dois d'un père, avec raiſon, chéri,
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême ;
Eh bien ! chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS, *à Acanthe.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un ſerviteur fidèle.
Votre ſageſſe, à mes yeux ſatisfaits,
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve allégreſſe.

LE BAILLIF.

Et votre droit, Monſeigneur ? le tems preſſe.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, Baillif, en homme ſage,
D'arranger tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit je veux m'autoriſer
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah, quel Caton! mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, & non ſans complaiſance.
Mon cher couſin.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon couſin?

LE CHEVALIER.

Oui, vous

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ſerez; j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien ſûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLIF; les autres Acteurs.

MATHURIN.

Que diſent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils diſent que ſur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je ſorte ?

LE BAILLIF.

Oui, ſans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, *au Baillif.*

Mais doit-on ? . . .

BERTHE.

Eh quoi ! benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de ſon cœur,

Et notre maître eſt tout rempli d'honneur.
(*A Acanthe.*)
Quand près de vous il daignera ſe rendre ;
Quand, ſans témoin, il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté ;
(*Lui donnant des papiers cachetés.*)
C'eſt un devoir de votre piété :
N'y manquez pas .... O fille toujours chère ! ....
Embraſſez-moi.

ACANTHE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis : ils ſont pour moi ſacrés ;
Je vous dois tout .... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois .... de vous je me ſépare :
C'eſt pour jamais ; mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvait ſur vous les verſer déſormais,
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons ; tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE, *à Acanthe.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTHE.

Le cœur me bat .... que deviendrai-je, hélas !

SCÈNE IV.

LE BAILLIF, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître Baillif; c'est une tyrannie.

LE BAILLIF.

C'est la condition, *sine quâ non.*

MATHURIN.

Sine quâ non ; quel diable de jargon!
Morbleu! ma femme est à moi.

LE BAILLIF.

Pas encore :
Il faut premier que Monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les tems reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils?

LE BAILLIF.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée;
Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi! pas plus loin?

LE BAILLIF.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, paſſe.

Et puis après?

LE BAILLIF.

Monſeigneur avec grâce
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la conſidère,
Il examine à fond ſon caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;

Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLIF.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure,
Pour l'exhorter, l'eſpace d'un quart-d'heure.

MATHURIN.

Un quart-d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici,
Pour écouter ſa femme?

LE BAILLIF.

La loi porte

Que, s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſottiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTHE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche, il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, *s'en allant.*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe sur-tout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*Il sort.*)

ACANTHE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend, je suis toute éperdue.

LE BAILLIF.

Asseyez-vous; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.



SCÈNE V.

ACANTHE, *seule.*

IL eſt aimable .... ah! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je, hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts ſecrets?
Il me croira, du moins, fort imprudente,
De refuſer le ſort qu'on me préſente;
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'eſtime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et, ſi mon âme avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette Dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour? ...
Où ſuis-je? ... on ouvre? ... à peine j'enviſage
Celui qui vient ... je ne vois qu'un nuage.



SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

ASſeyez-vous. Lorſqu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE, *s'aſſeyant.*

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfaiſance;
Mais, avant tout, il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans ſa poche.*

Donnez-les, belle Acanthe;
Je les lirai. C'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plû; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuſe?

J'en ſuis fâché... Vous deviez être heureuſe.

ACANTHE.

Ah ! je le ſuis un moment, Monſeigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur.
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchiſe ;
Tous vos ſecrets ſeront en ſûreté.

ACANTHE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le ſais bien, & j'avoûrai ſur-tout
Que c'eſt trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui ſous vos loix me retient pour jamais ;
Et qui m'eſt chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Mathurin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs, & leur langage,
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur ;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur ;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémiſſant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant ſon fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTHE, *à genoux.*

J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me ſeraient horribles :

Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles ;
Le premier bien ſerait votre bonté,
Et le ſecond de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empreſſement.*

Eh ! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, & dans votre perſonne,
(*Il s'approche.*)
Dans vos diſcours ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs !
Je l'avoûrai, vous ne paraiſſez faite
Pour Mathurin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur ?
Par-tout on a de l'eſprit ; c'eſt l'ouvrage
De la Nature, & c'eſt votre partage :
Mais l'eſprit ſeul, ſans éducation,
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me ſurprend,... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTHE.

Ah ! que pour moi votre âme eſt indulgente !
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on attend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoin, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la Nature ;
C'eſt vous ſur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus ; ſon mérite inouï

M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi ! dans ces lieux la Nature biſarre
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,
Et le deſtin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acanthe; il vous faut demeurer.
(*Il s'approche.*)

ACANTHE.

Pour épouſer Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa perſonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avoûrai.

ACANTHE.

Mon père quelquefois
Me conduiſit au-delà de vos bois,
Chez une Dame aimable & retirée,
Pauvre, il eſt vrai, mais noble & révérée,
Pleine d'eſprit, de ſentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère eſt avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais, malgré moi,
Ce Mathurin qui compte ſur ma foi.
Voilà mon ſort, vous en êtes le maître.
Je ne ſerai point heureuſe peut-être;
Je ſouffrirai, mais je ſouffrirai moins,
En devant tout à vos généreux ſoins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je reſterai toujours votre ſujette.

LE

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſu vous connaître.
Serait-ce point Dormène ?

ACANTHE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être ...
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui ... votre idée eſt très-bonne ... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets ... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux ?

ACANTHE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore ;
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez .... vous pénétrez mon cœur ;
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur,
Vivre auprès d'elle .... & dans mon château même.

ACANTHE.

Auprès de vous ! ah, ciel !

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime :

Elle a raiſon .... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne eſt déja commencée,
La noce prête, & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné,
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTHE.

Quoi! vouz daignez me plaindre. Ah! qu'à mes yeux,
Mon mariage en eſt plus odieux!
Qu'il le devient chaque inſtant davantage!

LE MARQUIS. (*Ils s'approchent.*)

Mais, après tout, puiſque de l'eſclavage
(*Il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer ....

ACANTHE, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer ...
Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême ...,
(*Il s'approche encore.*)
Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.
(*Elle s'approche.*)
Mais ... le tems preſſe, il faut prendre un parti.
Écoutez-moi.
(*Ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTHE.

Juſte ciel! ſi j'écoute!

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLIF, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons, le quart-d'heure est fini.

ACANTHE.

Eh quoi! si-tôt?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Baillif, ces sièges sont bien proches;
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches;
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh !

(Il ſonne.)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur !

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acanthe

Chez ſes parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTHE, *s'en allant.*

Ciel ! prends pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS, *ſortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !



SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

DIs-moi, Baillif, ce que cela figure?
Notre Seigneur eſt ſorti bien ſournois:
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes affaires;
Je me marie.... il s'en va tout penſif.

LE BAILLIF.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce *nous verrons* m'aſſomme;
Quand on eſt prêt, *nous verrons!* Ah, quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choiſir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage.

LE BAILLIF.

C'eſt pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival;
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul.*

NOn, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah ! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle ...
Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle ...
Et de l'esprit ! ... quoi ! dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la Nature !
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(*Il s'assied à une table.*)
Ah ! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose ...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon Roi,
De m'attacher, par un sage hyménée,
Une compagne agréable & bien née,

Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la nobleſſe & le ſort abattu
A mes bienfaits doivent des jours proſpères:
Dormène ſeule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réſerve aujourd'hui.
Allons la voir . . . d'abord écrivons-lui
Un compliment... mais que puis-je lui dire?
Acanthe eſt là * qui m'empêche d'écrire;
Oui je la vois; comment la fuir? par où?

(Il ſe relève.)

Qui ſe croit ſage, ô ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc... Je me vaincrai, ſans doute.

(Il finit ſa lettre.)

Holà! quelqu'un... Je ſais bien qu'il en coûte.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, un Domeſtique.

LE MARQUIS.

TEnez, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acanthe.

LE DOMESTIQUE.

Acanthe? mais vraiment...

---

* *En ſe cognant le front avec la main.*

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acanthe : c'eſt Dormène
A qui j'écris... on a bien de la peine
Avec ſes gens... Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acanthe ; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad. BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH ! voici bien, pardienne, une autre hiſtoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATHURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du Seigneur ;
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilainie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'eſt-il arrivé

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître !
Parle.

MATHURIN.

Fort bien ! vous vous fâchez, mon maître ;
Oh ! c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'eſt un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite.
Holà ! quelqu'un !.. ne perdez point de tems ;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE, *à ſon mari.*

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous, son père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle;
C'est mon devoir; & j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux...
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi ?

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Non; vous, vous dis-je.



SCÈNE IV.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit, au fond, que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne sait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acanthe: &, pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est paîtri des vices de son père,
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je, en tremblant, prendre ici la licence

De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.

Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux

Où votre cœur devant moi s'abandonne,

Je ne reconnais plus votre perſonne.

Vous avez lu ce qu'on vous a porté,

Ce gros paquet qu'on vous a préſenté ? ...

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi ! ce paquet n'eſt pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte ciel ! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment ! .. j'ai cru que c'était un mémoire

De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire

Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh ! liſons vîte .... Une table à l'inſtant ;

Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah ! mon maître,
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS, *assis, examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère,
En d'autres tems, aurait de quoi vous plaire :
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains. Quoi ! Laure est donc sa mère ?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment, Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,

Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS, *à Dormène qui entre.*

Pardonnez-moi ; j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acanthe... A peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu.... Que Gernance est coupable !

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment ! chez vous ?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMÈNE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.... Hélas! ma faible voix,
En vous parlant, expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche.
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc....

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT; *quelques* Domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix: la femme eſt retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'eſt peut-être un peu tard.
Chacun ſon bien. Tudieu, quel égriliard!

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Courez ſoudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle: ayez ſoin d'empêcher

Qu'aucun mortel ofe s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Eft pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiffez...

MATHURIN.

Par ma foi, tous ces Grands
Sont, dans le fond, de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur, femme que l'on enlève,
Défenfe à moi de lui parler..... Je crève.
Mais je l'aurai ; car je fuis fiancé.
Confolons-nous ; le plus fort eft paffé.

(*Il fort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera fur elle ;
Voilà le monde : & de tels attentats,
Faits à l'honneur, ne fe réparent pas.

(*A Dormène.*)

Eh bien ? parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
Nous fommes feuls.

DORMÈNE.

Il le faut bien, Monfieur.
Apprenez donc le comble du malheur :

C'eſt peu qu'Acanthe, en ſecret étant née
De cette Laure, illuſtre infortunée,
Soit, ſous vos yeux, prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire:
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent, qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance?

DORMÈNE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! O ciel! qu'avez-vous dit?

DORMÈNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre:
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.

(*Le Marquis lit.*)

C'eſt ma parente; & mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui, ſous ſes yeux, outrage la Nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu? que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons!
De tant de coups mon âme eſt oppreſſée;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.

Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMÈNE.

Ah! Monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*En regardant de loin.*)

Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit ... le traître!
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

(*Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.*)



SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

AH ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ;
Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance ;
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous sentez-vous capable

D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;
Je suis un libertin, mais point menteur ;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène ;
C'est une faute, il est vrai, j'en convien :
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, & Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je vu ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.

J'ai recouru dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards féduifans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait fouvent pardonner la licence.
Mais, pour réponfe, Acanthe, à deux genoux,
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'eft alors que fes yeux, moins févères,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de fa charmante main;
Dans cet état, fa grâce attendriffante
Enhardiffait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma ftupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardieffe!
Oui, j'ai cru voir une chafte Déeffe,
Qui rejettait de fon augufte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! pourfuivez.

LE CHEVALIER.

Comment fe peut-il faire
Qu'ayant vécu prefque dans la mifère,
Dans la baffeffe, & dans l'obfcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces fentimens, cet efprit, ce langage;
Je ne dis pas au-deffus du village,

De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle!
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe, & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur âme s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la preſſe dans ſes bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors ſur moi fixant ſa triſte vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance ... c'eſt ſon fils;
C'eſt lui... je meurs ... A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,

Au même inſtant ont paſſé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme eſt ſaiſie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez-le ſeul, peſez-le mûrement;
Et ſi pour moi vous conſervez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez-moi, lors qu'Acanthe en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez; vous tremblerez, vous dis-je.



SCÈNE

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acanthe est donc de ma maison !
Mais sa naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son père ;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits,
Par un hymen que réprouvent nos loix.
La triste Laure (ô pensée accablante !)
Fut criminelle en faisant naître Acanthe ;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acanthe, hélas ! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse ; & je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur ;
Il annoblit la honte de ses pères ;
Et cependant, ô préjugés sévères !
O loi du monde ! injuste & dure loi !
Vous l'emportez....



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

Madame, inſtruiſez-moi.
Parlez, Madame, avez-vous vu ſon frère ?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu ; ſa douleur eſt ſincère.
Il eſt bien étourdi ; mais entre nous,
Son cœur eſt bon, il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acanthe ?

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ! ſa naiſſance illégitime ?

DORMÈNE.

Hélas !
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *reliſant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était ſans crime ;

Sa mère, au moins, crut l'hymen légitime;
On la trompa, ſon deſtin fut affreux.
Ah! quelquefois le ciel, moins rigoureux,
Daigne approuver ce qu'un monde profane,
Sans connaiſſance, avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'eſt point coupable, & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tyrans!

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village!
A ce beau ſang faire un pareil outrage!

DORMÈNE.

Elle eſt ſans biens; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiſſe la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMÈNE.

Sa miſère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands fraix nos deſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la miſère,
Dormène a pu s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu!

O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMÈNE.

Vous êtes juste & sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure, & ce sang généreux
Fut par vous seul jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment ?

DORMÈNE.

Le Comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, & fit par son crédit
Casser l'hymen; & c'est lui qui ravit
A cette Acanthe, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop ... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime ... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux. ...

DORMÈNE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais .... lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui .... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÈNE.

Comment, trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas! ...
Madame, un mot : conſeillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place?

DORMÈNE.

En tous les tems je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah! ...

DORMÈNE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien... mais, Madame,
En quel état eſt Acanthe?

DORMÈNE.

Son âme
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe ;
Soyez ici ſouveraine maitreſſe ;
Et pardonnez à mon eſprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*Il ſort.*)

SCÈNE X.

DORMÈNE, *ſeule.*

DAns cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il eſt troublé ! j'en juge par ſa lettre ;
Un ſtyle aſſez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour très-ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acanthe il paraît bien ſenſible !
Quoi ! voudrait-il ?... cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent ?... demandait-il ma main ?
Le Chevalier jadis m'a courtiſée ;
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée ?
L'amour encor n'eſt point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il eſt triſte, ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix, Chevalier : je confeſſe
Que tout mortel eſt paîtri de faibleſſe,
Que le Sage eſt peu de choſe ; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh ! non, je vous le jure :
Mais par l'hymen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par haſard le mot d'hymen ſe lit ?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt-là ce qui me gêne.

Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! ſi j'aime,
Je ſuis encor le maître de moi-même ;
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & ſans me compromettre.
Car, en effet, ſi j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promeſſe vaut ſerment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau deſſein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarraſſant ;
Et tout le monde ici ſera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde ?
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, ſi l'on fronde
Mon changement, j'oſe eſpérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes ſoins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VEnez, Colette.

COLETTE.

Oh! j'accours, Monſeigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe ?

COLETTE.

Oui, ſur ma vie;
N'en doutez pas : c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Mathurin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;

Qui vous voudrez, j'obéis ſans réplique.
Trois mille francs! ah, l'homme magnifique!
Le beau préſent! que Monſeigneur eſt bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ſerai la premiere..
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi,
D'avoir déja pleinement réuſſi;
L'une des trois eſt déja fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acanthe;
Que devient-elle? On va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
Tout le monde eſt heureux, j'en ſuis charmée:
Ma chère Acanthe!

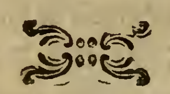
LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le ſera.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

La voici; je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis.
Venez, je vais vous dire ma penſée.

(*Ils ſortent.*)



SCÈNE III.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acanthe, on t'avait fiancée,
Moi déboutée ; on me marie.

ACANTHE.

A qui ?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTHE.

Le ciel en ſoit béni.
Et depuis quand ?

COLETTE.

Eh ! depuis tout-à-l'heure.

ACANTHE.

Eſt-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant Monſeigneur.
Ah, la belle âme ! ah, qu'il eſt plein d'honneur !

ACANTHE.

Il l'eſt, ſans doute !

COLETTE.

Oui, mon aimable Acanthe ;
Il m'a promis une dot opulente,

Fait ma fortune ; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on devenir Chevalière ;
Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera Dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTHE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſi-tôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur... Hélas !
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas !

COLETTE.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton âme ?
Peut-on ſouffrir, quand on eſt grande Dame ?

ACANTHE.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oſer,
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état :
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon ! des dédains ! c'eſt bien tout le contraire ;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement ;
On t'aime, Acanthe, on t'aime aſſurément.
Le Chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand Seigneur qu'il eſt ... cela t'afflige ?

ACANTHE.

Mais Monſeigneur le Marquis, qu'a-t-il dit ?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTHE.

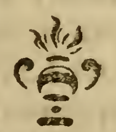
Du Chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui! plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau Seigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé!
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me paraîs difficile, ma chère...
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTHE.

Allons, fuyons.



SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez ſans me craindre.
Le Marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE, *à Acanthe.*

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER, *à Acanthe.*

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTHE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTHE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*A Colette qui veut s'en aller.*)
Ah! reſte ici ; ce raviſſeur m'accable.

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, *à Acanthe.*

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur ?

ACANTHE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis : mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaiſer.
Ma folle erreur avait pu m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTHE.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame !... oh, oh ! quel eſt donc ce langage ?

ACANTHE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage ;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acanthe, & mon nom doit ſuffire,
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'eſt cher : allez, vous oublierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTHE.

Qui ? moi, Monſieur !

COLETTE, *à Acanthe.*

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTHE.

Je ne fais pas quel dessein vous anime;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais;
J'en serai digne, & je vous le promets.

ACANTHE.

Je le désire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non; c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon! double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours,
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(*Elle sort.*)



SCÈNE V.

ACANTHE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTHE.

HÉlas ! Madame, une fille éperdue,
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père !
A ce méchant, au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;
Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère !

DIGNANT.

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

ACANTHE.

Que dites-vous ?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort ; & sur-tout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTHE.

Moi, Madame?

DORMÈNE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTHE.

Elle!... Eſt-il vrai?

DORMÈNE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis; oui, vous êtes ma ſœur.

ACANTHE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTHE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître?
Ah! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMÈNE.

Dans ce moment, Acanthe, il vous ſuffit

D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTHE.

Laure eſt ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMÈNE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTHE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maiſon
De Monſeigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez ſon nom.

ACANTHE.

Abuſez-vous de mon eſprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi de ſon ſang! ah! s'il était ainſi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé... je ne ſais quoi l'accable.
Il eſt ſaiſi d'un trouble inconcevable.

ACANTHE.

Ah! je le vois.



SCÈNE DERNIÈRE.

ACANTHE, DORMÈNE, DIGNANT, LE CHEVALIER; LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

IL ne ſera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon eſprit.
Bientôt l'abſence affermira mon âme.
(*Appercevant Dormène.*)
Ah! pardonnez: vous étiez là, Madame?

LE CHEVALIER.

Vous paraiſſez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi!... point du tout. Vous ſerez convaincu
Qu'avec ſang-froid je règle ma conduite.
De ſon deſtin, Acanthe eſt-elle inſtruite?

ACANTHE.

Quel qu'il puiſſe être, il paſſe mes ſouhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puiſſe faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'eſt une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;

Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !

(*A Dormène.*)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMÈNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas.

Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop; votre âme, non commune,
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble & sage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMÈNE.

Ma surprise

Eſt ſi puiſſante, à tel point me maitriſe,
Que, ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, Madame ;
Je vous ſoumets l'empire de mon âme.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMÈNE.

Conſultez-vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acanthe...

ACANTHE.

Eh bien, mon protecteur?..

LE MARQUIS, *à part.*

Pourquoi tremblè-je en parlant ?

ACANTHE.

Quoi, Monſieur ?...

LE MARQUIS.

Acanthe ... vous ... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; & de ſes triſtes jours
Adouciſſez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie.
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant & doux.
Votre fortune, Acanthe, eſt aſſurée ;
L'acte eſt paſſé, vous vivrez honorée,

Riche... contente... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux âmes bien nées...
Un autre bien que le cœur peut ſentir
Eſt dangereux... Adieu... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma ſœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTHE.

Je ſuis reconnaiſſante;
Je ſuis confuſe... Ah! c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi...
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime...
Mon état change, & mon âme eſt la même;
Elle doit être à vous... Ah! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première miſère,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités!
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTHE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah! qu'as-tu dit?

ACANTHE.

La vérité, Madame;
La vérité plaît à votre belle âme.

LE MARQUIS.

Non; c'en eſt trop pour mes ſens éperdus...,
Acanthe!...

ACANTHE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez; la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue... oui, mon âme eſt vaincue.
Dormène & Laure, Acanthe, & vous, & moi,
Soyons heureux... Oui... recevez ma foi,
Aimable Acanthe; allons, que je vous mène
Chez votre mère... elle ſera la mienne,
Elle oubliera pour jamais ſon malheur.

ACANTHE.

Ah! je tombe à vos pieds...

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur;
Je fus bien fou: ſon cœur fut inſenſible;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

Fin du cinquième & dernier acte.





